

ad 90.



Vorb. Ausgabe Paris 1724

II f 617

Amsterdam 1686

Am. Num 745 (562494)

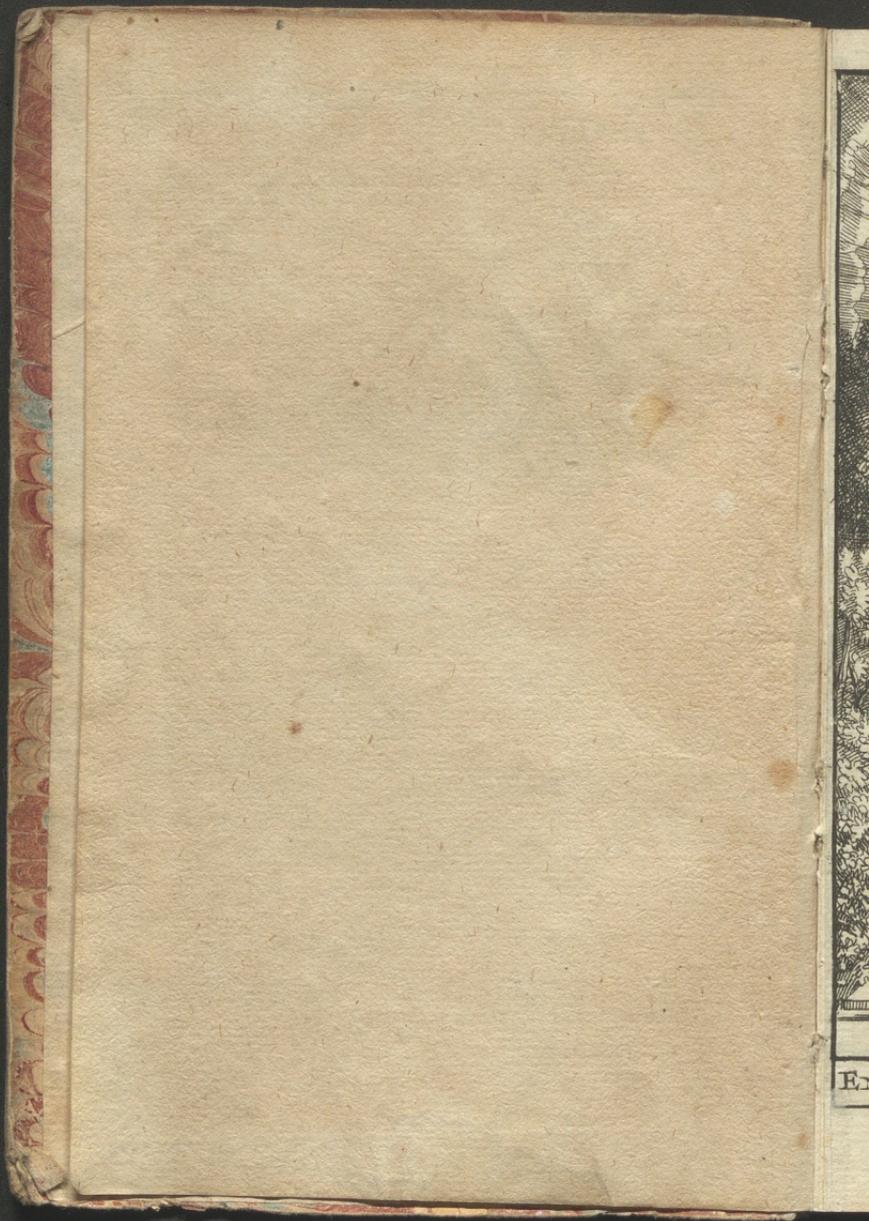
Amsterdam M.D. C. C. I 00

1711.

Digitized by Google

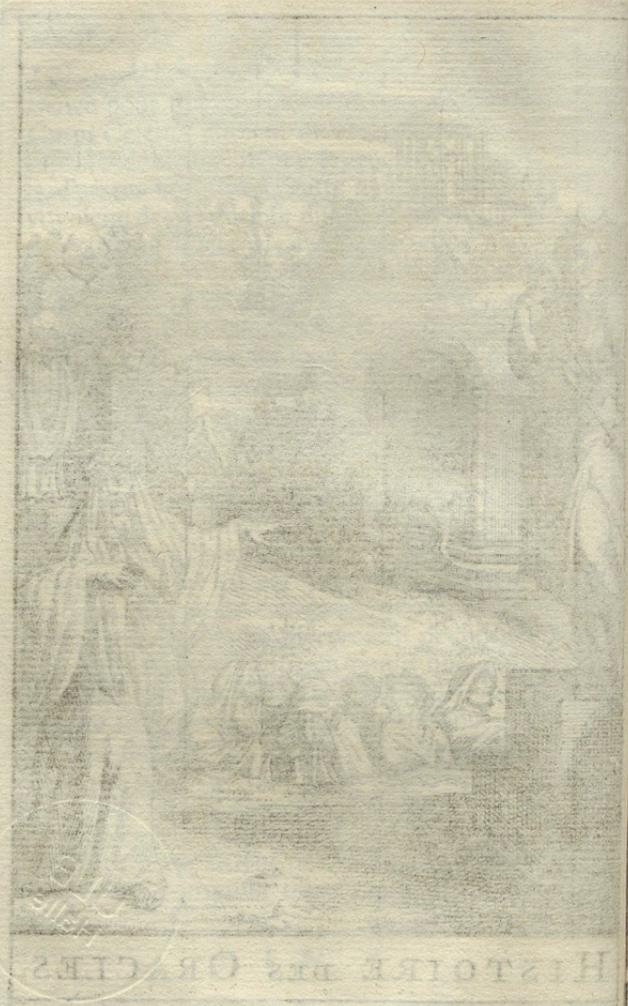
49d







HISTOIRE DES ORACLES.



HISTOIRE DES ORANGES



2

HISTOIRE DES ORACLES.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M. DCCI.

HISTOIRE
DES

ORACLES
DE M. DE FONTENELLE
DE P. ABBADESSA

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MONTIER, Libraire
rue de Vins.

M. D. C. C. I.



P R E F A C E.

LY a quelque temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van-Dale, Docteur en Medecine, & imprimé en Hollande, Je trouvoy que cet Auteur détruisoit avec assez de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons, & de leur cessation entiere à la venue de Jesus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition très-étendue. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux mesme d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin ne fussent point privez d'une lecture si agreable & si utile. Mais je fis reflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Sçavans, & il a eu raison de négliger des agréments dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il



P R E F A C E.

cite tres-fidelement, & dont il fait des Ver-
 sions d'une exactitude merueilleuse lors qu'il
 les prend du Grec; il entre dans la discussion
 de beaucoup de points de cretique, quelquefois
 peu necessaires, mais toujours curieux.
 Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui
 leur égayeroit tout cela par des reflexions,
 par des traits ou de Morale, ou mesme de
 Plaisanterie, ce seroit un soin dont ils n'au-
 roient pas grande reconnoissance. De plus
 Monsieur Van-Dale ne fait nulle difficulté
 d'interrompre tres-souvent le fil de son dis-
 cours, pour y faire entrer quelque autre
 chose qui se presente, & dans cette paren-
 these-là il y enchasse une autre parenthese,
 qui mesme n'est peut-estre pas la dernière;
 il a encore raison, car ceux pour qui il a
 prétendu écrire, sont faits à la fatigue en
 matiere de lecture, & en desordresçavant
 ne les embarasse pas. Mais ceux pour qui
 j'aurois fait ma Traduction ne s'en fussent
 guere accommodez si elle eust esté en cet estat,
 les Dames, & pour ne rien dissimuler, la
 pluspart des Hommes de ce Pais-cy, sont
 bien

P R E F A C E.

bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Sur tout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour estre d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ay donc plus songé à traduire, & j'ay crû qu'il valoit mieux en conservant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, luy donner toute une autre forme. J'avoie qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que j'ay fait; j'ay changé toute la disposition du Livre, j'ay retranché tout ce qui m'a paru avoir ou peu d'utilité en soy ou trop peu d'agrément pour recompenser le peu d'utilité; j'ay ajouté non seulement tous les ornemens dont j'ay pu m'aviser. mais encore assez de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en question; sur les mesmes faits & sur les mesmes Passages que me fournissoit Monsieur Van-Dale, j'ay quelquefois raisonné autrement que luy; je ne me suis point fait un scrupule d'insérer beaucoup de rai-
* 3
son-



P R E F A C E.

sonnemens qui ne sont que de moy; enfin j'ay refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le mesme estat ou jel'eusse mis d'abord selon mes veüs particulieres, si j'avois eu autant de sçavoir que Monsieur Van-Dale. Comme j'en suis extremement éloigné, j'ay pris sa Science, & j'ay hazardé de me servir de mon esprit, tel qu'il est; j'en'eusse pas manqué sans doute de prendre le sien si j'avois eu affaire aux mesmes Gens que luy. Au cas que cecy vienne à sa connoissance, je le supplie de me pardonner la licence dont j'ay usé, elle servira à faire voir combien son Livre est excellent, puis qu'assurément ce qui luy appartient icy paroistra encore tout-à-fait beau, quoy qu'il ait passé par mes mains.

Au reste, j'apprends depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La premiere que j'ay prise dans les Nouvelles de la Republique des Lettres, est que Monsieur Moebius, Doyen des Professeurs en Theologie à Leipsic, a entrepris de refuter Monsieur Van-Dale. Veritablement il luy passe

P R E F A C E.

se que les Oracles n'ont pas cessé à la venue de Jesus-Christ, ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la question; mais il ne luy peut accorder que les Demons n'ayent pas esté les Auteurs des Oracles. C'est déjà faire une brèche tres-considerable au Sistême ordinaire, que de laisser les Oracles s'étendre au de-là du temps de la venue de Jesus-Christ, & c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas esté rendus par des Demons, si le Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses, ce qui détruit l'une, ébranle beaucoup l'autre, où mesme la ruine entièrement; & peut-estre après la lecture de ce Livre entrerait-on encore mieux dans cette pensée; mais ce qui est plus remarquable, c'est que par l'Extrait de la République des Lettres il paroist qu'une des plus fortes raisons de Monsieur Moebius contre M. Van-Dale, est que Dieu défendit aux Israélites de consulter les Devins & les Esprits de Pithon, d'où l'on conclut que



P R E F A C E.

Pithon, c'est-à-dire les Demons, se méloient des Oracles, & apparemment l'Histoire de l'apparition de Samuel vient à la suite. Monsieur Van-Dalerépondra ce qu'il jugera à propos: pour moy, je declare que sous le nom d'Oracle je ne prétens point comprendre la Magie, dont il est indubitable que le Demon se mêle, aussi n'estelle nullement comprise dans ce que nous entendons ordinairement pas ce mot, non pas mesme selon le sens des anciens Payens, qui d'un costé regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion. & de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien que nous. Aller consulter un Necromantien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Erieto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle, & s'il faut marquer encore cette distinction, mesme selon l'opinion commune, on prétend que les Oracles ont cessé à la venue de Jesus-Christ, & cependant on ne peut pas prétendre que la Magie ait cessé. Ainsi l'objection de Monsieur Moebius ne fait rien contre moy

P R E F A C E.

moÿ, s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La seconde chose que j'ay à dire, c'est que l'on m'a averty que le R. Pere Thomassin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une pieté solide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-cy l'honneur de la nouveauté du Paradoxe; en traitant les Oracles de pures fourberies dans sa Methode d'étudier & d'enseigner chrestienement les Poëtes. J'avoüe que j'en ay esté un peu fâché; cependant je suis consolé par la lecture du Chap. xxi. du Liv. II. de cette Methode, où je n'ay trouvé que dans l'Article xix. en assez peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec luy. Voicy comme il parle. La véritable raison du silence imposé aux Oracles, étoit que par l'incarnation du Verbe Divin la Verité éclairoit le monde, & y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des



P R E F A C E.

Augures, des Astrologues, des observations des entrailles des Bestes, & de la plupart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impostures, où les hommes se trompoient les uns les autres par des paroles obscures, & à double sens. Enfin s'il y avoit des Oracles où les Demons donnoient des réponses, l'avenement de la Verité incarnée avoit condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Demons lors qu'on avoit recours aux Enchantemens & à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Écriture l'affure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion, tresbrièvement, & sans aucun dessein d'aprofondir la matiere, c'est bien en dire assez que d'attribuer la plupart des Oracles à l'imposture des hommes, de révoquer en doute s'il y en a eu où les Demons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Demons que dans*
les



P R E F A C E.

les Enchantemens & dans la Magie, & enfin de faire cesser les Oracles, non pas précisément parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup, mais parce que les Esprits plus éclairés par la publication de l'Evangile, se desabuserent, ce qui suppose encore des fourberies humaines, & ne s'est pû faire si promptement. Cependant il me paroist qu'une question décidée en si peu de paroles, peut estre traitée de nouveau dans toute son étendue naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de la repetition; c'est luy remettre en grand ce qu'il n'a encore veu qu'en petit, & tellement en petit, que les objets en estoient quasi imperceptibles.

Je ne sçay s'il m'est permis d'allonger encore ma Préface par une petite observation sur le stile dont je me suis seruy. Il n'est que de Conversation; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur; j'ay pris cette idée d'autant plus aisément, qu'il falloit en quelque sorte disputer contre luy, & les matieres que j'avois en main estant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont

in-



P R E F A C E.

invité à une manière d'écrire fort éloignée du Sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel! J'avoüe que le stile bas est encore quelque chose de pis; mais il y a un milieu, & mesme plusieurs. C'est ce qui fais l'embaras; on a bien de la peine à prendre juste le ton que l'on veut, & à n'en point sortir.

LES OEUVRES DE
Mr. de FONTENELLE,

Contiennent.

TROIS VOLUMES.

Dont le Premier contient.

Les Nouveaux Dialogues des Morts. Et le Jugement de Pluton, sur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts.

Tome Second.

Entretiens sur la Pluralité des Monde.
Histoire des Oracles.

Tome Troisième.

Lettres Galantes de Monsieur le Chevalier D'Her.***.
Poësies Pastorales. Avec un Traité sur la Nature de l'Eclouge, & une Digression sur les Anciens & les Modernes.

TABLE



TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE DISSERTATION.

Que les Oraeles n'ont point esté rendes par les Demons. page 5.

CHAPITRE I. Premiere Raison, pourquoy les Anciens Chrestiens ont cru que les Oraeles estoient rendus par les Demons. Les Histoires surprenantes qui couroient sur le fait des Oraeles & des Genies. I.

CHAP. II. Seconde Raison des Anciens Chrestiens pour croire les Oraeles furnaturels. Convenance de cette opinion avec le Systeem du Christianisme. II.

CHAP. III. Troisième Raison des Anciens Chrestiens, Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon. 13.

CHAP. IV. Que les Histoires surprenantes qu'on debite sur les Oraeles, doivent estre fort suspectes. 17.

CHAP. V. Que l'opinion commune sur les Oraeles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion. 29.

CHAP. VI. Que les Demons ne sont pas suffisamment établis par le Platonisme. 35.

CHAP. VII. Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point cru qu'il y eust rien de furnaturel dans les Oraeles. 40.

CHAP. VIII. Que d'autres que des Philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des Oraeles. 49.

CHAP. IX. Que les anciens Chrestiens eux-mesmes n'ont pas trop cru que les Oraeles fussent rendus par les Demons. 57.

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. X. Oracles corrompus:	62.
CHAP. XI. Nouveaux établissemens des Oracles.	68.
CHAP. XII. Lieux où estoient les Oracles.	73.
CHAP. XIII. Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.	80.
CHAP. XIV. Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetez:	86.
CHAP. XV. Des Oracles en Songe.	91.
CHAP. XVI. Ambiguité des Oracles.	97.
CHAP. XVII. Fourberies des Oracles manifestement découvertes.	101.
CHAP. XVIII. Des Sorts.	103.

SECONDE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la Venue de Jesus-Christ.	109.
CHAP. I. Foiblesse des Raisons sur lesquelles cette opinion est fondée.	109.
CHAP. II. Pourquoi les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des Oracles,	116.
CHAP. III. Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes, & de quelques autres Oracles.	119.
CHAP. IV. Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme.	132.
CHAP. V. Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboly, les Oracles eussent pris fin. Première raison particuliere de leur décadence.	144.
CHAP. VI. Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.	153.
CHAP. VII. Dernieres causes particulieres de la décadence des Oracles.	156.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE

DES

ORACLES.

MON dessein n'est pas de traiter directement l'Histoire des Oracles ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux Demons, & les fait cesser à la venuë de Jesus-Christ ; mais en la combattant, il faudra necessairement que je fasse toute l'Histoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leur progres, les différentes manieres dont ils se rendoient, & enfin leur decadence, avec la mesme exactitude que si je suivois dans ces matieres l'ordre naturel & historique.

A

II



Il n'est pas surprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philosophes. Les Principes en sont si cachez, que la raison humaine ne peut presque sans témérité songer à les découvrir; mais quand il n'est question que de sçavoir si les Oracles ont pû estre un jeu & un artifice des Prestres Payens, où peut estre la difficulté? Nous qui sommes hommes, ne sçavons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pû estre ou Imposteurs, ou Dupes? Sur tout, quand il n'est question que de sçavoir en quel temps les Oracles ont cessé, d'où peut naistre le moindre sujet de douter? Tous les Livres sont pleins d'Oracles. Voyons en quel temps ont esté rendus les derniers dont nous ayons connoissance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile, nous y faisons entrer des préjugez, qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvez naturellement, & ces difficultez, qui ne viennent que de nostre part, sont celles dont nous avons nous-mesmes le plus de peine à nous demeller.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croy, de bien considerables, si nous ne les y avions mises. Elle estoit de sa nature une affaire de Religion chez les Payens; elle en est devenuë une sans nécessité chez les Chrestiens, & de toutes parts

on.

on l'a chargée de préjugés, qui ont obscurcy des veritez fort claires.

J'avoüe que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fausses Religions. Ils regnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain, mais dans la vraie, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce même esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher, & d'y mesler quelque chose de sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que seroit-ce que des préjugés sans fondement? il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'Ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraie Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en sont capables, au contraire je les en loue, mais enfin quelque louable que soit cet excès, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'Erreur d'avec la Verité, que de respecter l'Erreur mêlée avec la Verité.

Le Christianisme a toujours esté par luy-même en estat de se passer de fausses preuves, mais il y est encore presentement plus

que jamais, par les soins que de grands Hommes de ce Siecle ont pris de l'établir sur ses veritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons estre remplis sur nostre Religion d'une juste confiance, qui nous fasse rejeter de faux avantages qu'un autre Party que le nostre pourroit ne pas negliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils ayent esté, n'ont point esté rendus par les Demons, & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jesus-Christ. Chacun de ces deux Points mérite bien une Dissertation.



PRE-



PREMIERE
DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point esté rendus par les Demons.

L est constant qu'il y a des Demons, des Genies mal-faisans, & condamnés à des tourmens éternels. La Religion nous l'apprend, la raison nous apprend ensuite que ces Demons ont pû animer des Statuës, & rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis; il n'est question que de sçavoir s'ils ont receu de Dieu cette permission.

Ce n'est donc qu'un Point de fait dont il s'agit; & comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il estoit de nature à nous devoir estre revelé, si la connoissance nous en eust esté nécessaire.

Mais l'Escriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles ayent esté rendus par des Demons, & dès lors nous sommes en liberté de prendre party sur cette matiere; elle est du nombre de cel-

celles que la Sageffe Divine a jugées assez indifferentes pour les abandonner à nos disputes.

Cependant les avis ne sont point partages; tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les Oracles. D'où vient cela? La raison en est bien aisée à trouver pour ce qui regarde le temps present. On a cru dans les premiers Siecles du Christianisme, que les Oracles estoient rendus par des Demons, il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens, soit bon, soit mauvais, est sujet à estre bien repeté, & ce qu'ils n'ont pû eux-mesmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à present par leur autorité seule. S'ils ont préveu cela, ils ont bien fait de ne se pas donner toujourns la peine de raisonner si exactement.

Mais pourquoy tous les premiers Chrestiens ont-ils cru que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel? Recherchons-en presentement les raisons; nous verrons ensuite si elles estoient assez solides.

CHA-



CHAPITRE I.

Premiere Raison, pourquoy les anciens Chrestiens ont crû que les Oracles étoient rendus par les Demons. Les Histoires surprenantes qui couvroient sur le fait des Oracles & des Genies.

L'Antiquité est pleine de je ne sçay combien d'Histoires suprenantes, & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Genies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui représenteront tout le reste.

Tout le monde sçait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaisseau estant un soir vers de certaines Isles de la Mer Egée, le vent cessa tout à fait. Tous les gens du vaisseau estoient bien éveillez, la pluspart mesme passioient le temps à boire les uns avec les autres, lors qu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Isles & qui appelloit Thamus. Thamus se laissa appeller deux fois sans répondre, mais à la troisiéme il répondit.

A 4

Lz



La Voix luy commanda que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan estoit mort. Il n'y eut personne dans le Navire qui ne fût saisi de frayeur & d'épouvante. On déliberoit si Thamus devoit obéir à la Voix, mais Thamus conclut que si quand ils seroient arrivez au lieu marqué, il faisoit assez de vent pour passer outre, il ne falloit rien dire, mais que si un calme les arrestoit là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit receu. Il ne manqua point d'estre surpris d'un calme à cet endroit là, & aussi-tost il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan estoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous costez des plaintes & des gemissemens, comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui estoient dans le Vaisseau furent témoins de l'avanture. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome, & l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus luy-mesme, assembla des gens Sçavans dans la Theologie Payenne, pour apprendre d'eux qui estoit ce grand Pan, & il fut conclu que c'estoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'est ainsi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé, Cleombrote conte cette Histoire, & dit qu'il la tient d'Epithersés son Maistre de Grammaire, qui estoit dans le Vaisseau de Thamus lors que la chose arriva.

Thulis

Thulis * fut un Roy d'Egypte, dont l'Empire s'étendoit jusqu'à l'Océan. C'est luy, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Isle qu'on appelle présentement Islande. Comme son Empire alloit apparemment jusque-là, il estoit d'une belle étendue. Ce Roy enflé de ses succès & de sa prospérité, alla à l'Oracle de Serapis, & luy dit.

Toy qui est le maistre du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moy la verité. Ta-t-il jamais eu, & y aura-t'il jamais quelqu'un aussi puissant que moy?

L'Oracle luy répondit.

Premierement Dieu, ensuite la Parole, & l'Esprit avec eux, tous s'assemblans en Un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'icy promptement, Mortel, dont la vie est toujours incertaine.

Au sortir de là, Thulis fut égorgé.

Eusebe a tiré des Ecrits même de Porphyre, ce grand ennemy des Chrestiens, les Oracles suivans.

1. *Gemissez, Trépiez. Apollon vous quitte; il vous quitte forcé par une lumiere celeste. Jupiter a esté, il est, & il sera. O grand Jupiter! Helas! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déjà condamnée au silence depuis long-temps. Faites toujours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prestre, disoit Apollon à*

* Suidas.

son Prestre, ne m'interroge plus sur le divin Pere, ny sur son Fils unique, ny sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cet Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.

Auguste * déjà vieux, & songeant à se choisir un Successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoy qu'Auguste n'épargnast pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obéissent, me chasse d'icy, & me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler.

Il est aisé de voir que sur de pareilles Histoires, on n'a pas pû douter que les Demons ne se messassent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibere, aussi-bien que Jesus-Christ, est le Maistre des Demons, dont l'Empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'Univers; ou si cette explication ne vous plaist pas, car enfin on peut sans impiété donner des sens contraires à une mesme chose, quoy qu'elle regarde la Religion; ce grand Pan est Jesus-Christ luy-mesme, dont la mort cause une douleur & une consternation generale parmy les Demons, qui ne peuvent plus excercer leur tyrannie sur les hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'Oracle rendu au Roy Thulis, un Oracle

* Suidas, Nicephore, Cedrenus.

racle si positif sur la Sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine ? Comment le Prestre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs mesme ?

Si ces autres Oracles eussent esté rendus par des Prestres Imposteurs ; qui obligeoit ces Prêtres à se décrediter eux-mesmes, & à publier la cessation de leurs Oracles ; n'est-il pas visible que c'estoient des Demons que Dieu mesme forçoit à rendre témoignage à la Verité ? De plus, pourquoy les Oracles cessoient-ils, s'ils n'estoient rendus que par des Prestres ?



CHAPITRE II.

Seconde Raison des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles sur-naturels. Convenance de cette opinion avec le Système du Christianisme.

LEs Demons estans une fois constans par le Christianisme, il a esté naturel de leur donner le plus d'employ qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles, & les autres miracles

Pa=

Payens qui sembloient en avoir besoin. Par là, on se dispensoit d'entrer dans la discussion des faits qui eust esté longue & difficile, & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Demons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces événemens, on confirmast leur existence, & la Religion mesme qui nous la revele.

De plus il est certain que vers le temps de la Naissance de Jesus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des Oracles, même dans les Auteurs Prophanes. Pourquoy ce temps-là plutôt qu'un autre avoit-il esté destiné à leur aneantissement? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le Système de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait son Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Demons jusqu'à l'arrivée de son Fils; mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre, il veut que tout s'échiffé sous Jesus-Christ, & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sçay quoy de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la vérité desquelles on est bien aisé d'aider, & qui persuadent parce qu'on y est favorable.



CHAPITRE III.

Troisième Raison des anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

JAmais Philosophie n'a esté plus à la mode qu'y fut celle de Platon chez les Chrétiens pendant les premiers Siècles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les différentes Sectes de Philosophes, mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion, mit dans cette seule Secte presque tous les Chrétiens sçavans. De là vint l'estime prodigieuse dont on s'en testa pour Platon, on le regardoit comme une espèce de Prophete, qui avoit deviné plusieurs Points importans du Christianisme, sur tout la sainte Trinité, que l'on ne peut nier qui ne soit assez clairement contenuë dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit conceuë. Il se figuroit Dieu tellement élevé au dessus des Créatures, qu'il

ne



ne croyoit pas qu'elles pussent estre sorties immediatement de ses mains, & il mettoit entre elles & luy ce Verbe, comme un degre par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les Chrestiens prirent cette mesme idée de Jesus-Christ, & c'est là peut-estre la cause pourquoy jamais Heresie n'a esté ny plus generalement embrassée, ny soustenuë avec plus de chaleur que l'Arianisme.

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrestienne lors qu'il luy estoit favorable, se trouva tout plein de Demons, & de là ils se répandirent aisément dans le Siftème que les Chrestiens imaginerent sur les Oracles.

Platon veut que les Demons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, & celle des hommes; que ce soient des Genies aériens destinez à faire tout le commerce des Dieux & de nous; que quoy qu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir; qu'ils penetrent dans toutes nos pensées; qu'ils ayent de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans, & que ce soit en leur honneur qu'on a établi tant de sortes de Sacrifices, & tant de Ceremonies diferentes.

Il ne paroist point par là que Platon reconnust de mauvais Demons, auxquels on püst donner le soin des fourberies des Oracles. Plutarque* cependant assure qu'il

* Dialogue des Oracles qui ont cessé.

en reconnoissoit, & à l'égard des Platoniciens, la chose est hors de doute. Eusebe dans sa Préparation Evangelique, * rapporte quantité de passages de Porphyre, où ce Philosophe Payen assure que les mauvais Demons sont les auteurs des Enchantemens, des Philtres, & des Malefices; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres, & par des Fantomes; que le Mensonge est essentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la plupart de nos passions; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des Dieux; que leurs corps aériens & spirituels se nourrissent de suffumigations, de sang répandu, & de la graisse des Sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie, soit tombée en partage; & enfin à la teste de cette troupe de mauvais Demons il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les Chrestiens reçurent le tout avec joye, & y ajoûterent mesme un peu de leur, * par exemple, que les Demons déroboient dans les écrits des Prophetes quelque connoissance de l'avenir, & puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles.

Ce Système des Chrestiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens

par

* Liv. 4. s. 6.

* Tertulien dans l'Apologétique,



par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la source de l'Erreur où ils avoient toujours esté. Ils estoient persuadez qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans leurs Oracles, & les Chrestiens qui avoient à disputer contre eux, ne songeoient point à leur oster cette pensée. Les Demons dont on convenoit de part & d'autre, servoient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnoissoit cette espece de miracle ordinaire qui s'estoit fait dans la Religion des Payens; mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auxquels on l'attribuoit, & cette voye estoit bien plus courte & plus aisée que celle de contester le miracle mesme par une longue suite de recherches & de raisonnemens.

Voilà comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Eglise, l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des Payens. Je pourrois aux raisons que j'ay apportées en ajouter une quatrième, aussi bonne peut-estre que toutes les autres, c'est que dans le Système des Oracles rendus par les Demons, il y a du Merveilleux, & si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sçait quelle force le Merveilleux a sur luy. Mais je ne prétens pas m'étendre sur cette reflexion; ceux qui y entreront, m'en croiront bien, sans que je me mette en peine de la prouver, & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-estre après toutes mes preuves.

Exa-



Examinons presentement l'une après l'autre les raisons qu'on a eues de croire les Oracles furnaturels.



CHAPITRE IV.

Que les Histoires surprenantes qu'on debite sur les Oracles, doivent estre fort suspectes.

IL seroit difficile de rendre raison des Histoires & des Oracles que nous avons rapportez, sans avoir recours aux Demons, mais aussi tout cela est-il bien vray? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquieter de la cause. Il est vray que cette methode est bien lente pour la plupart des Gens, qui courent naturellement à la cause, & passent par dessus la verité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du Siecle passé à quelques Sçavans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler icy.

En 1593. le bruit courut que les dents estant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il luy en estoit venue une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius,

B

stius,

sius, Professeur en Medecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595. l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle estoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit esté envoyée de Dieu à cet Enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrestiens, ny aux Turcs. En la mesme année, afin que cette dent d'or ne manquast pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre Sçavant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tost une belle & docte Replique. Un autre grand Homme nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit esté dit de la dent, & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fust vray que la dent estoit d'or. Quand un Orfevre l'eut examinée, il se trouva que c'estoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des Livres, & puis on consulta l'Orfevre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de nostre ignorance par les choses qui sont, & dont la raison nous est inconnüe, que par celles qui ne sont point, & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement
nous

nous n'avons pas les Principes qui menent au vray , mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent tres-bien avec le faux.

De grands Phisiciens ont fort bien trouvé pourquoy les lieux fouterrains sont chauds en hyver , & froids en esté ; de plus grands Phisiciens ont trouvé depuis peu que cela n'estoit pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens , mais ces Historiens n'ont-ils esté ny passionnez , ny credules, ny mal instruits, ny negligens ? Il en faudroit trouver un qui eust esté spectateur de toutes choses , indifferant, & appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Religion , il est assez difficile que selon le Party dont on est , on ne donne à une fausse Religion des avantages qui ne luy sont point deus , ou qu'on ne donne à la vraye , de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devoit estre persuadé qu'on ne peut jamais ajoûter de la verité à celle qui est vraye , ny en donner à celles qui sont fausses.

Quelques Chrestiens des premiers Siecles , faute d'estre instruits ou convaincus de cette maxime , se sont laissé aller à faire en faveur du Christianisme , des suppositions assez hardies , que la plus saine partie des Chrestiens ont ensuite desavouées. Ce zele inconsideré a produit une infinité de

Livres apocriphes, ausquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs, car comme l'Eglise avoit affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus comode que de les battre avec leurs propres armes, en leur presentant des Livres, qui quoy que faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Party, fussent néanmoins tres-avantageux au Christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages supposez un grand effet pour la Religion, on les a empêchez d'en faire aucun. La clarté dont ils sont, les trahit, & nos mysteres y sont si nettement dévelopez, que les Prophetes de l'Ancien & du Nouveau Testament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque costé qu'on se puisse tourner pour sauver ces Livres, on trouvera toujours dans ce trop de clarté, une difficulté insurmontable. Si quelques Chrestiens supposoient bien des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Heretiques ne faisoient pas de façon d'en supposer aux Orthodoxes. Ce n'estoient que faux Evangiles, fausses Epîtres d'Apôtres, fausses Histoires de leurs Vies, & ce ne peut estre que par un effet de la Providence Divine que la verité s'est dé-mêlée de tant d'Ouvrages apocriphes qui l'écartoufoient.

Quelques grands hommes de l'Eglise, ont esté quelquefois trompez, soit aux suppositions des Heretiques contre les Orthodoxes.

doxes, soit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus souvent à ces dernières. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur sembloit favorable à la Religion ; l'ardeur avec laquelle ils combattoient pour une si bonne cause, ne leur laissoit pas toujours la liberté de choisir assez-bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des Livres des Sibilles, ou de ceux d'Hermès Trismegiste, Roy d'Egippte.

On ne prétend point par là affoiblir l'autorité, ny attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent estre tombez sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnemens solides, & de belles découvertes, surquoy on ne les peut assez admirer. Si avec les vrais titres de nostre Religion il nous en ont laissé d'autres qui peuvent estre suspects, c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est legitime, & à pardonner à leur zele de nous avoirourny plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce mesme zele les ait persuadé de la verité de je ne sçay combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siècles de l'Eglise. Les Auteurs des Livres des Sibilles, & de ceux d'Hermès, ont bien pû l'estre aussi de ces Oracles. Du



moins il estoit plus aisé d'en supposer que des Livres entiers. L'Histoire de Thamus est Payenne d'origine, mais Eusebe & d'autres grands Hommes luy ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immédiatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule, qu'il suffiroit pour la décrediter entierement. Demetrius dit dans cet endroit que la pluspart des Isles qui sont vers l'Angleterre, sont desertes, & consacrées à des Demons & à des Heros; qu'ayant esté envoyé par l'Empereur pour les reconnoistre, il aborda à une de celles qui estoient habitées; que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempeste & des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du País qu'assurement quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir, parce que leur mort estoit toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Demetrius ajoûte que l'une de ces Isles est la prison de Saturne, qui y est gardé par Briarée, & ensevely dans un sommeil perpetuel, ce qui rend, ce me semble, le Geant assez inutile pour sa garde, & qu'il est environné d'une infinité de Demons qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisoit-il pas des Relations bien curieuses de ses Voyages? Et n'est-il pas beau de voir un Philosophe comme Plutarque, nous conter froidement ces merveilles? Ce n'est pas sans raison qu'on

qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Histoire. Toutes les Histoires Grecques qui à ce compte-là, sont ses Filles, tiennent beaucoup de son genie, elles ont peu de verité, mais beaucoup de merueilleux, & de choses amusantes. Quoy qu'il en soit, l'Histoire de Thamus seroit presque suffisamment refutée quand elle n'auroit point d'autre defect, que celuy de se trouver dans un mesme traité avec les Demons de Démetrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan estoit un Demon, les Demons ne pouvoient-ils se faire sçavoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus? N'ont-ils point d'autres voyes pour s'envoyer des nouvelles? & d'ailleurs sont-ils si imprudens que de reveler aux hommes leurs malheurs, & la foiblesse de leur nature? Dieu les y forçoit, direz-vous. Dieu avoit donc un dessein, mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se desabusast du Paganisme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arresté que c'estoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celuy que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *Tous*, ainsi que son nom le porte. Quoy que la Voix eust nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, sa mort ne tira guere à conséquence, & il ne paroist pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan estoit Jesus-Christ, les Demons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t'il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vray sens? Plutarque vivoit dans le second Siecle de l'Eglise, & cependant personne ne s'estoit encore avisé que Pan fust Jesus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guere. Son Oracle de Serapis peche de la mesme maniere que les Livres des Sibilles, par le trop de clarté sur nos Mysteres. Mais de plus ce Thulis Roy d'Egypte n'estoit pas assurément un des Ptolomées, & que deviendra tout l'Oracle s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait esté amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Sçavans le prétendent sur des apparences tres-fortes? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment, & pourquoy un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'estoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, & aujourd'huy il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citast à faux, ou
citast

citast quelque Ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foy de certains faux Actes de S. Pierre, qui couroient encore de son temps, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros Dogue qui devoit ceux que son Maistre ne vouloit pas laisser entrer; que saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de luy aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui estoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en sçavoit pas moins que S. Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller luy dire qu'il entraist, ce qui fut executé aussi-tost. Voilà ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'histoire. Cedrenus vivoit dans un siecle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe luy-mesme se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constantes. Les premiers Défenseurs du Christianisme, Justin, Tertulien, Theophile, Tattien avoient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Estoit-il assez peu zelez pour negligier cet avantage? Mais ceux * mesme qui nous donnent cet

B 5

Oracle

* Cedrenus, Suidas, Nicephore.

Oracle le gastent , en y ajoutant qu'Auguste de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inscription ; *C'est icy l'Autel du Fils unique, ou, Aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu dont l'Oracle ne parle point ?

Enfin ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'Auguste depuis le Voyage qu'il fit en Grece, 19. ans avant la Naissance de Jesus-Christ , n'y retourna jamais : & mesme lors qu'il en revint , il n'estoit guere dans la disposition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à luy , car il souffrit non seulement * que les Villes d'Asie luy en élevassent , & luy célébrassent des Jeux sacrez , mais mesme qu'à Rome on consacra un Autel à la Fortune qui estoit de retour , *Fortuna reduci* , c'est-à-dire à luy-mesme , & que l'on mist le jour d'un retour si heureux entre les jours de Feste.

Les Oracles qu'Eusebe rapporte de Porphire paroissent plus embarrassans que tous les autres. Eusebe n'aura pas supposé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point , & Porphire qui estoit si attaché au Paganisme n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même , & à l'avantage de la Religion Chrestienne. Voicy , ce semble , le cas où le témoignage d'un ennemy a tant de force.

Mais aussi d'un autre costé , Porphire n'estoit

* Tacite, *Diem Cassius.*

n'estoit pas assez malhabile homme pour fournir aux Chrestiens des armes contre le Paganisme, sans y estre necessairement engagé par la suite de quelque raisonnement, & c'est ce qui ne paroist point icy. Si ces Oracles eussent esté alleguez par les Chrestiens, & que Porphire en convenant qu'ils avoient esté effectivement rendus, se fust défendu des conséquences qu'on en vouloit tirer, il est seur qu'ils seroient d'un tres-grand poids; mais c'est de Porphire mesme que les Chrestiens, selon qu'il paroist par l'exemple d'Eusebe, tiennent ces Oracles, c'est Porphire qui prend plaisir à ruiner sa Religion, & à établir la nostre. En verité cela est suspect de foy-mesme, & le devient encore davantage par l'excez où il pousse la chose, car on nous rapporte de luy je ne sçay combien d'autres Oracles tres-clairs & tres-positifs, sur la Personne de Jesus-Christ, sur sa Resurrection, sur son Ascension; enfin le plus entesté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Christianisme. Défions-nous de cette generosité.

Eusebe a cru que c'estoit un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphire à la teste de tant d'Oracles si favorables à la Religion. Il nous les donne dépouillez de tout ce qui les accompagnoit dans les écrits de Porphire. Que sçavons-nous s'il ne les refutoit pas? Selon l'intereff de sa cause, il le devoit faire, & s'il
ne

ne l'a pas fait, affeurément il avoit quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphire estoit assez méchant pour faire de faux Oracles, & les presenter aux Chrestiens, à dessein de se mocquer de leur credulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuoient leur Religion sur de pareils fondemens. Il en eust tiré des consequences pour des choses bien plus importantes que ces Oracles, & eust attaqué tout le Christianisme par cet exemple, qui au fond n'eust pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce mesme Porphire qui nous fournit tous ces Oracles, soltenoit, comme nous avons veu, que les Oracles estoient rendus par des Genies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eust mis en Oracles tous les Mysteres de nostre Religion, exprés pour tâcher à les détruire, & pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auroient esté attestez par de faux témoins. Je sçay bien que les Chrestiens ne le prenoient pas ainsi ; mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement que les Demons estoient quelquefois forcez à dire la verité? Ainsi Porphire demeueroit toujours en estat de se servir de ses Oracles contre eux, & selon le tour de cette dispute, ils devoient nier que ces Oracles eussent jamais esté rendus, comme nous le nions presentement. Cela, ce me semble,

ble, explique assez bien pourquoy Porphire estoit si prodigue d'Oracles favorables à nostre Religion, & quel train avoit pû prendre le grand Procés d'entre les Chrestiens & les Payens; nous ne faisons que le deviner, car toutes les pieces n'en sont pas venuës jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de prés, on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux, n'ont jamais esté. Je n'en rapporteray point d'autres exemples, tout le reste est de la mesme nature.



CHAPITRE V.

Que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

LE silence de l'Ecriture sur ces mauvais Demons que l'on prétend qui prefidoient aux Oracles, ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte assez naturellement. Seroit-il possible que l'Ecriture n'eust point appris aux Juifs & aux Chrestiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner surement par leur raison naturelle, & qu'il leur importoit extrêmement

ment de sçavoir, pour n'estre pas ébranlé par ce qu'ils verroient arriver de surprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la foiblesse de leurs connoissances qui ne suffisoient pas à leurs besoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mesmes, ou qu'il n'est pas necessaire qu'ils le sçachent. Ainsi si les Oracles eussent esté rendus par de mauvais Demons, Dieu nous l'eust appris pour nous empescher de croire qu'il les rendist luy-mesme, & qu'il y eust quelque chose de Divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens, des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole; & souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent; mais si ces Dieux eussent eu non seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures; Je ne voy pas que David eust pû faire ce reproche aux Payens, ny qu'ils eussent dû estre fâchez de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toûjours qu'elles ne peuvent rien, & si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuissance, il falloit

falloit defabufer les Peuples du pouvoir extraordinaire qui paroiffoit en elles. En effet, auroit-on 'eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit eftre animé d'une vertu divine, ou tout au moins, d'une vertu plus qu'humaine? Il eft vray que ces Demons eftoient ennemis de Dieu; mais les Payens pouvoient-ils le deviner? Si les Demons demandoient des ceremonies barbares ou extravagantes, les Payens les croyoient bizarres ou cruels, mais ils ne laiffoient pas pour cela de les croire plus puiffans que les hommes, & ils ne fçavoient pas que le vray Dieu leur offroit fa protection contre eux. Ils ne fe foumettoient le plus fouvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit appaifer à quelque prix que ce fust, & cette foumiffion, & cette crainte n'eftoient pas fans fondement, fi en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fuflent au defus de la Nature. Enfin le Paganifme, ce culte fi abominable aux yeux de Dieu, n'eust efté qu'une erreur involontaire & excufable.

Mais, direz-vous, fi les faux Prestres ont toujours trompé les Peuples, le Paganifme n'a efté non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient deffein d'honorer un Eftre Superieur.

La diference eft bien grande. C'eft aux hom-

hommes à se précautionner contre les Erreurs où ils peuvent estre jettez par d'autres hommes, mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jettez par des Genies qui sont au dessus d'eux. Mes lumieres suffisent pour examiner si une Statuë parle, ou ne parle pas, mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus defabuser de la Divinité que je luy attribué. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moy-mesme; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en mesme temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eust pû estre trompé par ses Magiciens; mais Moïse estoit là plus puissant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir, ny n'ont fait tant de choses surprenantes, que du temps de Jesus-Christ & des Apostres.

Cela n'empêche pas que le Paganisme n'ait toujours esté appellé avec justice le culte des Demons. Premièrement l'idée qu'on y prend de la Divinité, ne convient nullement au vray Dieu, mais à ces Genies reprouvez & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'estoit pas tant d'adorer le premier Estre, la

la source de tous les biens, que ces Estres malfaisans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons, qui ont, sans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, & de leur tendre des pieges, favorisoient autant qu'il estoit en eux, l'erreur grossiere des Paiens, & leur fermoient les yeux sur des impostures visibles. De là vient qu'on dit que le Paganisme rouloit, non pas sur les prodiges, mais sur les prestiges des Demons, ce qui suppose qu'en tout ce qu'ils faisoient, il n'y avoit rien de réel ny de vray, ny de tel que de donner effectivement la parole à une Statuë.

Il peut estre cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons d'animer des Idoles. Si cela est arrivé, Dieu avoit alors ses raisons, & elles sont toujours dignes d'un profond respect. Mais à parler en general, la chose n'a point esté ainsi. Dieu permit au Diable de brûler les maisons de Job, de desoler ses pasturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de fraper son corps de mille playes, mais ce n'est pas à dire que le Diable soit lâché sur tous ceux à qui les mesmes malheurs arrivent. On ne songe point au Diable quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier, on raisonne indépendamment de cela, & nos raisonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroist donc que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganisme d'une bonne partie de l'extravagance, & mesme de l'abomination que les Saints Peres y ont toujours trouvée. Les Payens devoient dire pour se justifier, que ce n'estoit pas merveille qu'ils eussent obey à des Genies qui animoient des Statuës, & faisoient tous les jours cent choses extraordinaires, & les Chrestiens pour leur ôter toute excuse, ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit esté qu'une imposture des Prestres, le Christianisme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des Chrétiens & des Payens estoient en cet estat, lors que Porphire avouoit si volontiers que les Oracles estoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons luy estoient d'un double usage. Il s'en servoit, comme nous avons vû, à rendre inutiles, & mesme defavantageux à la Religion Chrestienne les Oracles dont les Chrestiens prétendoient se parer, mais de plus, il rejettoit sur ces Genies cruels & artificieux, toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices, que l'on reprochoit sans cesse aux Payens.

C'est donc attaquer Porphire jusque dans ses derniers retranchemens, & c'est prendre les vrais interests du Christianisme, que

que de soutenir que les Demons n'ont point
été les auteurs des Oracles,



CHAPITRE VI.

*Que les Demons ne sont pas suffi-
samment établis par le
Platonisme.*

DAns les premiers temps, la Poësie
& la Philosophie estoient la mesme
chose, & toute la sagesse estoit renfer-
mée dans les Poëmes. Ce n'est pas que par
cette alliance la Poësie en valust mieux, mais
la Philosophie en valoit beaucoup moins.
Homere & Hesiodé ont été les premiers
Philosophes Grecs, & delà vient que les
autres Philosophes ont toujours pris fort
serieusement ce qu'ils avoient dit, & ne les
ont citez qu'avec honneur.

Homere confond le plus souvent les
Dieux & les Demons, mais Hesiodé distin-
gne quatre especes de natures raisonnables.
les Dieux, les Demons, les Demidieux ou
Heros, & les Hommes. Il va plus loin,
il marque la durée de la vie des Demons;
car ce sont des Demons, que les Nimphes
dont il parle dans l'endroit que nous allons
citer, & Plutarque l'entend ainsi.

*Une Corneille, dit Hesiodé, vit neuf fois
autant qu'un homme, un Cerf quatre fois autant
qu'une*

qu'une Corneille; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nymphes enfin dix fois autant que le Phenix.

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune reflexion, & indigne mesme qu'un Poète l'imite; car l'agrément luy manque autant que la verité: mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de 70. ans, ce qui en est la durée ordinaire, les Demons devroient vivre 680400. ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû faire l'experience d'une si longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Hesiodé par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interpretation n'est pas trop naturelle; mais sur ce pied-là on ne conte pour la vie des Demons que 9720. ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû experimenter que les Demons vivoient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pithagoriciennes, qui le rendent tous-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voila les raisonnemens de cette Antiquité si vantée.

Des Poèmes d'Homere & d'Hesiodé les Demons ont passé dans la Philosophie de Platon. Il ne peut estre trop loué de ce qu'il

qu'il est celuy d'entre les Grecs qui a conceu la plus haute idée de Dieu; mais cela mesme l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au dessus des hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre luy & nous des especes moyennes qui fissent la communication de deux extremités si éloignées, & par le moyen desquelles l'action de Dieu passast jusqu'à nous. Dieu, disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois costez égaux, les Demons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assez belle, il ne luy manque que d'estre mieux fondée.

Mais quoy? ne se trouve-t-il pas après tout, que Platon a raisonné juste, & ne sçavons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Ministres des volontés de Dieu, & ses Messagers auprès des hommes? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette verité par ses seules lumieres naturelles?

J'avoüe que Platon a deviné une chose qui est vraye, & cependant je luy reproche de l'avoir devinée. La revelation nous assure de l'existence des Anges & des Demons, mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infiny qui est entre Dieu & les hommes, & on le remplit de Genies & de Demons, mais de quoy rempli-

ra-t-on

C 3

ra-t-on



ra-t-on l'espace infiny qui sera entre Dieu & les Genies, ou ces Demons mesmes? Car de Dieu à quelque creature que ce soit la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse, pour ainsi dire, ce vuide infiny pour aller jusqu'aux Demons, elle pourra bien aller aussi jusqu'aux hommes, puis qu'ils ne sont plus éloignez que de quelques degrez, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les hommes par le moyen des Anges, ce n'est pas-à-dire que les Anges soient necessaires pour cette communication, ainsi que Platon le pretendoit, Dieu les y employe pour des raisons que la Philosophie ne penetrera jamais, & qui ne peuvent estre parfaitement connues que de luy seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des Triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Demons, afin que de Creature plus parfaite, en Creature plus parfaite on montast enfin jusqu'à Dieu, de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrez de perfection par dessus la premiere des Creatures. Mais il est visible que comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de luy, les differences de perfection qui sont entre-elles, disparoissent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les éleve les unes au dessus des autres, ne les approche pourtant pas de luy.

Ainsi

Ainsi à ne consulter que la raison humaine, on n'a pas besoin de Demons, ny pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes, ny pour mettre entre Dieu & nous quelque chose qui approche de luy, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-estre Platon luy-mesme n'estoit-il pas aussi seur de l'existence de ses Demons que les Platoniciens l'ont esté depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Demons, car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui luy réüssit le plus mal. Il dit que l'Amour est Fils du Dieu des Richesses, & de la Pauvreté, qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la preference, mais qu'il tient de sa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'estre méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voila, à mon sens, une de plus jolies Fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fist quelquefois d'aussi galantes & d'aussi agréables qu'auroit pu faire Anacréon luy-mesme, & quelquefois aussi ne raisonnast pas plus solide-



ment qu'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature, mais aussi on ne sçait plus ce que c'est que les Demons, du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel & philosophique, ny qu'il ait voulu dire que l'Amour fust un Estre hors de nous, qui habitast les Airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, & alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses Demons sont de la mesme espece que l'Amour, & puisqu'il mesle de gayeté de cœur des Fables dans son Siftême, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son Siftême passe pour fabuleux, Jusqu'icy nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oraclesavoient quelque chose de surnaturel, commençons presentement à attaquer cette opinion.



CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eust rien de surnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece même où tout retentissoit d'Oracles, nous avions souste-
nu

nu que ce n'estoient que des impossures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le debiter secretement. La Philosophie s'estoit partagée sur le fait des Oracles, les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur party; mais les Ciniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens s'en mocquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'estoit pas tant que la moitié des Sçavans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs; ce qui merite d'estre conté, pour quelque chose.

Eusebe * nous dit que fix cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles, mais je croy qu'un certain Oenomaüs dont il nous parle, & dont il nous a conservé quelques Fragmens, est un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'estre regretez.

Il y a plaisir à voir dans ces Fragmens qui nous restent, cet Oenomaüs plein de la liberté Cinique, argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre luy-mesme à partie. Voicy, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, sur ce qu'il avoit répondu à Créfus.

Créfus en passant le Fleuve Halis renversa un grand Empire.

C 5

En

* L. 4. de la Prép. Evan.

En effet Crésus en passant le Fleuve Halis attaqua Cyrus, qui comme tout le monde sçait, vint fondre sur luy, & le dépouilla de tous les Estats.

Tu r'estois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus, dit Oenomaüs à Apollon, que tu sçavois le nombre des grains de sable, tu r'estois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortuë que Crésus faisoit cuire en Lidie, dans le mesme moment. Voila de belles connoissances pour en être si fier. Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la Guerre de Crésus & de Cyrus, tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoy te fers tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne sçais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le sçais, tu te plais donc à te jouër de nous, si tu ne le sçais point, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne r'entend point. Je te diray mesme que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut necessairement que les choses arrivent, pourquoy nous amuser avec tes ambiguitéz? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé comme tu es, à nous chanter des Propheties inutiles? Pourquoy rous ces Sacrifices que nous te faisons? Quelle fureur nous possède?

Mais Oenomaüs est encore de plus mauvaise humeur, sur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxes fonda

fondit sur la Grece avec toutes les forces de l'Asie. La Pithie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes sortes de moyens d'appaiser la colere de Jupiter: que cependant Jupiter en faveur de sa Fille, vouloit bien souffrir que les Atheniens se sauvassent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, soit quand Cerés seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée.

Sur cela Oenomaüs perd entierement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce Combat du Pere & de la Fille, dit-il, sied bien à des Dieux, il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des interests si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a esté réduit à emprunter des forces étrangers, comment-a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne sçais point à qui seront ces Enfans dont Salamine verra la perte, s'ils seront Grecs ou Perses; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre Armée; mais ne sçais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le sçais point? Tu caches le temps de la Bataille sous ces belles expressions poétiques, soit quand Cerés sera dispersée, soit quand*



quand elle sera ramassée ; tu veux nous éblouir par ce langage pompeux. Mais ne sçait on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au temps des Semailles, ou de la Moisson ? Apparemment ce ne sera pas en hiver. Quoy qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaïser. Si les Grecs perdent la Bataille, Jupiter a esté inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apollon, qu'on fuye dans des murs de bois, tu conseilles, tu ne devines pas. Moy qui ne sçay point deviner, j'en cusse bien dit autant, j'en cusse bien jugé que l'effort de la Guerre seroit tombé sur Athenes, & que puis que les Atheniens avoient des Vaisseaux, le meilleur pour eux estoit d'abandonner leur Ville, & de se mettre tous sur la Mer.

Telle estoit la veneration que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assez plaisant que toute la Religion Payenne ne fust qu'un Problème de Philosophie. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes ? N'en prennent-ils pas soin ? Cela est essentiel, il s'agit de sçavoir si on les adorera, ou si on les laissera là sans aucun culte ; tous les Peuples ont déjà pris le party d'adorer, on ne voit de tous costez que Temples, que Sacrifices ; cependant une grande Secte de Philosophes souëtient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations sont autant de choses inu-

inutiles, & que les Dieux loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoissance. Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les Oracles sur ses affaires, mais cela n'empesche pas que dans trois grandes Ecoles de Philosophie, on ne traite hautement les Oracles d'impostures.

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette reflexion, elle pourra servir à faire entendre ce que c'estoit que la Religion chez les Payens. Les Grecs en general avoient extremement de l'esprit, mais ils estoient fort legers, curieux, inquiets, incapables de se moderer sur rien; & pour dire tout ce que j'en pense, ils avoient tant d'esprit, que leur raison en souffroit un peu. Les Romains estoient d'un autre caractere; Gens solides, serieux, appliquez, qui sçavoient suivre un principe, & prévoir de loin une conséquence. Je ne serois pas surpris que les Grecs, sans songer aux suites, eussent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choses, qu'ils eussent fait des Sacrifices, en disputant si les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils eussent consulté les Oracles, sans estre assurez que les Oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les Philosophes s'interessoit assez peu au gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la Religion dans leurs disputes, & peut-estre le Peuple n'avoit pas assez de foy aux Philosophes pour abandonner la Religion, ny pour y rien changer
sur

sur leur parole ; & enfin la passion dominante des Grecs estoit de discourir sur toutes les matieres à quelque prix que ce püst estre. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains, & les plus habiles d'entre les Romains, & ceux qui sçavoient le mieux combien la Religion tiroit à consequence pour la politique, ayent osé publier des Ouvrages, où non seulement ils mettoient leur Religion en question, mais mesme la tournoient entiere-ment en ridicule. Je parle de Ciceron, qui dans ses Livres de la Divination, n'a rien épargné de ce qui estoit le plus Saint à Rome. Après qu'il a fait voir assez vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'estoit que de consulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre, que les Dieux qui sont tout-puissans, changent ces entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, & l'avenir. Cette réponse estoit de Chrissippe, d'Antipater, & de Possidonius, tous grands Philosophes, & Chefs du Party des Stoïciens. *Ab! que dites-vous, reprend Ciceron, il n'y a point de Vieilles si credules que vous. Croyez-vous que le mesme Veau ait le foye bien disposé, s'il est choisi pour le Sacrifice par une certaine personne, & mal disposé, s'il est choisi par une autre? Cette disposition du foye peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient? Ne voyez-vous pas que*
c'est

c'est le hazard qui fait le choix des Victimes ; L'expérience mesme ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles d'une Victime sont tout-à-fait funestes, & celles de la Victime qu'on immole immédiatement après, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles ? ou comment les Dieux se sont-ils appaisés si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un Bœuf que Cesar sacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut nécessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre sans cœur, & que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne sçay où ? Et un peu après il ajoute : Croyez-moy, vous ruinez toute la Phisique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le neant. Quel Phisicien a jamais soutenu cette opinion ? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent.

Je ne donne ce passage de Cicéron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il fuivoit luy-mesme ; en mille autres endroits il ne fait pas plus de graces aux Poullets sacrez, au vol des Oyseaux, & à tous les miracles, dont les Annales des Pontifes estoient remplies.

Pour-



Pourquoy ne luy faisoit-on pas son Procés sur son impieté? Pourquoy tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoy tous les Collèges des Prestres ne s'élevoient-ils pas contre luy? il y a lieu de croire que chez les Payens la Religion n'estoit qu'une pratique, dont la speculation estoit indifferente. Faites comme les autres, & croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le Peuple qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément, parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies, & nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irritez, tous leurs foudres sont prests à tomber, comment les appaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voyes de la justice naturelle qui devroit estre entre tous les hommes? Point du tout. Il faut seulement prendre un Veau de telle couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, & cela désarmera tous les Dieux. Encore vous est-il permis de vous moquer en vous-mesmes du Sacrifice, si vous voulez, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en estoit de mesme des Oracles, y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coûtume a sur les hommes une force

qui

Temple, d'en faire sortir de petits oiseaux qui y faisoient leurs nids. Aussitost il sortit du Sanctuaire une voix qui luy crioit : *Detestable Mortel, qui te donne la hardiesse de chasser d'icy ceux qui sont sous ma protection? Et quoy Grand Dieu, répondit bien viste Aristodicus, vous nous ordonnez bien de chasser Pactias qui est sous la nostre? Oüy, je vous l'ordonne,* reprit le Dieu, *afin que vous qui estes des Impies, vous perissiez plûtost, & que vous ne veniez plus importuner les Oracles sur vos affaires.*

Il paroist bien que le Dieu estoit poussé à bout, puis qu'il avoit recours aux injures, mais il paroist bien aussi qu'Aristodicus ne croyoit pas trop que ce fust un Dieu qui rendist ces Oracles, puis qu'il cherchoit à l'atraper par la comparaison des oiseaux; & apres qu'il l'eut atrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux mesmes n'en devoient estre guere persuadez, puis qu'ils croyoient qu'une seconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penseroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque icy en passant, que puis qu'Aristodicus tendoit un piege à ce Dieu, il falloit qu'il eust préveu qu'on ne luy laisseroit pas chasser les oiseaux d'un asile si Saint sans en rien dire, & que par conséquent les Prestres estoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

*Ceux

* Ceux d'Egine ravageoient les costes de l'Attique, & les Atheniens se préparoient à une Expedition contre Egine; lors qu'il leur vint de Delphes un Oracle, qui les menaçoit d'une ruine entiere, s'ils faisoient la Guerre aux Eginetes plutôt que dans trente ans; mais ces trente ans passez, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à Eaque, & entreprendre la Guerre, & alors tout leur devoit réussir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de se vanger, couperent l'Oracle par la moitié; ils n'y défererent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent sans retardement; mais pour les trente ans, ils s'en moquerent, ils allerent aussi-tôt attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles, c'est tout un Peuple, & un Peuple tres-supersticieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soumissent aux Ceremonies, cela n'est pas tout-à-fait vray. Je ne sçache point que Socrate refusast d'offrir de l'encens aux Dieux, ny de faire son personnage comme les autres dans les Festes publiques; cependant le Peuple luy fit son procès sur les sentimens particuliers qu'on luy imputoit en matiere de Religion, & qu'il falloit presque deviner

D 2 en

* Herodote l. 5.

en luy, parce qu'il ne s'en estoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoissance de ce qui se traitoit dans les Ecoles de Philosophie, & comment souffroit-il qu'on y soustint hautement tant d'opinions contraires au culte étable, & souvent à l'existence mesme des Dieux? Du moins il sçavoit parfaitement ce qui se jouoit sur les Theatres. Ces Spectacles estoient faits pour luy, & il est seur que jamais les Dieux n'ont esté traittez avec moins de respect que dans les Comedies d'Aristophane. Mercure dans le Plutus vient se plaindre de ce qu'on a rendu la veüe au Dieu des Richesses, qui auparavant estoit aveugle, & de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pouise la chose jusqu'à demander un Employ, quel qu'il soit, dans une maison bourgeoise, pour avoir du moins de quoy manger. Les Oiseaux d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la Piece roule sur ce qu'une certaine Ville des Oiseaux que l'on a dessein de bâtir dans les Airs, interromproit le commerce qui est entre les Dieux & les hommes, rendroit les Oiseaux maistres de tout, & réduiroit les Dieux à la dernière misere. Je vous laisse à juger si tout cela est bien devout. Ce fut pourtant ce mesme Aristophane qui commença à exci-
ter

ter le Peuple contre la prétenduë impiété de Socrate. Il y a là ce je ne sçay quoy d'inconcevable, qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, & il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en estoit besoin, que le Peuple estoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies seulement pour se délivrer des inquietudes qu'il eust pû avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond il ne paroist pas qu'il y eust trop de foy. A l'égard des Oracles, il en usoit de mesme. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter; & s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obéir. Ainsi ce n'estoit peut-estre pas une chose si constante, mesme parmy le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinités.

Après cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de grands Capitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué mesme dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans ces temps d'une heureuse grossièreté, où l'on estoit si scrupuleusement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live dans l'endroit mesme que nous allons



citer de luy, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. * Papius faisoit la Guerre aux Samnites, & dans les conjonctures où l'on estoit, l'Armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur, que l'on en vinst à un Combat. Il falut auparavant consulter les Poulets sacrez, & l'envie de combattre estoit si generale, que quoy que les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice ne laisserent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en mesme temps à ses Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut contestation entre les Gardes des Poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papius, qui dit qu'on luy avoit rapporté un Auspice favorable, & qu'il s'en tenoit là; que si on ne luy avoit pas dit la verité, c'estoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auspices, & que tout le mal devoit tomber sur leur teste. Aussi-tost il ordonna qu'on mit ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eust encore donné le signal de la Bataille, un trait partit, sans que l'on sceust de quel costé, & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dès que le Consul sceut cette nouvelle, il s'écria, *Les Dieux sont*

* Tite Liv. l. 29.



sont icy presens, le criminel est pany, ils ont déchargé toute leur colere sur celuy qui la meritoit, nous n'avons plus que des sujets d'esperance. Aussitost il fit donner le signal, & il remporta une victoire entiere sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de pitié que Papirius à la mort de ce Pauvre Garde de Poulets, & que le General en voulut tirer un sujet de rassurer les Soldats, que le faux Auspice pouvoit avoir ébranlé. Les Romains sçavoient déjà de ces sortes de tours dans le temps de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire ny les Auspices, ny les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en sommes pas aussi desabusez que quelques Philosophes, & que quelques Generaux d'Armée, soyons-le du moins autant que le Peuple l'estoit quelquefois.

Mais tous les Payens méprisoient-ils les Oracles? Non, sans doute. Et bien, quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard, suffisoient-ils pour les décrediter entierement? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autoritez ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie, n'a point de force pour l'appuyer, mais le témoignage de



ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croient, peuvent n'estre pas instruits des raisons de ne point croire, mais il ne se peut guere que ceux qui ne croient point, ne soient pas instruits des raisons de croire.

C'est tout le contraire quand la chose s'établit; le témoignage de ceux qui la croient, est de soy-mesme plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point; car naturellement ceux qui la croient, doivent l'avoir examinée; & ceux qui ne la croient point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ny dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croient, ou ne croient point, soit de décision, je veux dire seulement que si on n'a point d'égard aux raisons sur lesquelles les deux partis se fondent, l'autorité des uns est tantost plus recevable, & tantost celle des autres. Cela vient en general, de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque usage de sa raison, bon ou mauvais, mais il n'est point besoin d'en faire aucun pour rejeter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui est commune. Il faut des forces pour resister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre.

Et il n'importe sur le fait des Oracles, que parmi ceux qui y croyoient quelque chose
de

de divin & de surnaturel, il se trouve des Philosophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le Peuple mesme, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faste de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas cru aux Oracles? Ils croyoient bien aux Songes. Le grand Christophe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre Femmelette.



CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrestiens eux-mêmes n'ont pas trop crû que les Oracles fussent rendus par les Demons.

QUoy qu'il paroisse que les Chrestiens Sçavans des premiers Siecles aimassent assez à dire que les Oracles estoient rendus par les Demons, ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux Payens qu'ils estoient joués par leurs Prestres. Il faloit que la chose fust bien vraye, puisqu'ils la

publioient aux dépens de ce Système des Demons, qu'ils croyoient leur estre si favorables.

Voicy comment parle Clement Alexandrin au troisiéme Livre des Tapifferies. *Vante nous, si tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pithien, de Didime, d'Amphiaraus, d'Amphilocus. Tu peux encore y ajoûter les Augures, & les Interpretes des Songes, & des Prodiges. Fais nous paroître aussi devant l'Apollon Pithien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimez parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egipciens, & que la Necromantie des Etrusques demeurent dans les tenebres; toutes ces choses ne sont certainement que des Impostures extravagantes, & de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dez. Les Chèvres qu'on a dressées à la Divination, & les Corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les Associez de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Eusebe au commencement du quatriéme Livre de sa Preparati on Evangelique, propose dans toute leur étenduë les meilleures raisons qui soient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pû n'estre que des Impostures, & ce n'est que sur ces memes raisons que je prétends m'appuyer dans la suite, quand je viendray au détail des fourberies des Oracles.

J'avouë cependant que quoy qu'Eusebe scust

scust si bien tout ce qui pouvoit empescher qu'on les crust surnaturels. il n'a pas laissé de les attribuer aux Demons, & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le party qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe après avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'estre que des Impostures des Prestres, assure sans détruire ny affoiblir ces premieres preuves, qu'ils ont pourtant esté le plus souvent rendus par des Demons. Il falloit qu'il apportast quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances que quoy que beaucoup d'autres pussent estre imputez à l'artifice des Prêtres, celuy-là n'y pust jamais estre imputé; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je voy bien que tous les Oracles peuvent n'avoir esté que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Demons. Voilà une assez pitoyable espece de raisonnement. Ce seroit autre chose si Eusebe dans les circonstances des temps où il s'est trouvé n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Demons; mais qu'en faisant semblant de le soutenir, il eust infinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eust pû.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe.

Pour

Pour moy, je croy voir clairement que dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les Demons que par maniere d'acquit, & par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origene dans son Livre septième contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Demons que pour s'accommoder au temps, & à l'estat où estoit alors cette grande dispute entre les Chrestiens & les Payens. *Je pourrois, dit-il, me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens, pour rendre la Piëtie fort suspecte; je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses, qui décrediteroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas; mais j'accorde que ce n'estoient point des fictions ny des impostures; voyons si en ce cas là mesme, à examiner la chose de près, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fust mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire presider de mauvais Demons, & des Genies ennemis du Genre humain.*

Il paroist assez que naturellement Origene eust cru des Oracles ce que nous en croyons; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtement, & leur faire

faire voir que quand mesme il y auroit eu du furnaturel dans les Oracles, ce n'estoit pas à dire que la vraye Divinité y eust eu part, & alors on estoit obligé de mettre les Demons en jeu.

Il est vray qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Demons, & que l'on eust donné par là une plus grande atteinte à la Religion Payenne, mais tout le monde ne penetrait peut-estre pas si avant dans cette matiere, & l'on croyoit faire bien assez, lors que par l'hipothese des Demons, qui satisfaisoit à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Païens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers Siecles de l'Eglise on embrassa si generalement ce Siftême sur les Oracles. Nous perçons encore assez dans les tenebres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les Chrestiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la verité qu'ils y trouvoient, qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme, & s'ils renaissoient dans les temps où nous sommes, délivrez comme nous des raisons étrangères qui les déterminoient à ce party, je ne doute point qu'ils ne suivissent presque tous le nostre.

Jusqu'icy nous n'avons fait que lever les prejugez qui sont contraires à nostre opinion,

&

& que l'on tire ou du Siffème de la Religion Chrestienne, ou de la Philosophie, ou du sentiment general des Payens, & des Chrétiens mesme. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant simplement sur la défensive, mais le plus souvent mesme en attaquant. Il faut presentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais mérité d'estre attribuez à des Genies.



CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompt les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit à faire à des hommes. *La Pizbie Philippise*, disoit Demosthene, lors qu'il se plaignoit que les Oracles de Delphes estoient toujourn conformes aux interrests de Philippe.

* Quand Cleomene Roy de Sparte voulut dépouiller de la Royauté Demarate l'autre Roy, sous pretexte qu'il n'estoit pas Fils d'Ariston son Predecesseur, & qu'Ariston luy-même s'estoit plaint qu'il luy estoit

* Herodote l. 6.

estoit né trop peu de temps après son mariage, on envoya à l'Oracle sur une question si difficile, & en effet elle estoit de la nature de celles qui ne peuvent estre décidées que par les Dieux. Mais Cleomene avoit pris les devans auprès de la Superieure des Prestresses de Delphes; elle declara que Demarate n'estoit point Fils d'Ariston. La fourberie fut découverte quelque temps après, & la Prestresse privée de sa Dignité. Il falloit bien vanger l'honneur de l'Oracle & tascher de le reparer.

* Pendant qu'Hippias estoit Tiran d'Athenes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pithie à force d'argent, que quand il viendroit des Lacédemoniens la consulter sur quoy que ce pust estre, elle leur dist toujourns qu'ils eussent à délivrer Athenes de la tyrannie. Les Lacédemoniens, à qui on redisoit toujourns la mesme chose à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroyent jamais de mépriser des ordres si frequens, & prirent les armes contre Hippias, quoy qu'il fust leur allié.

Si les Demons rendoyent les Oracles, les Demons ne manquoient pas de complaisance pour les Princes qui estoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguste. Quelques

* Herodote l. 5.

ques Historiens disent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité absoluë estre Fils de Jupiter Hammon, & pour l'interest de sa vanité, & pour l'honneur de sa Mere qui estoit soupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins considerable que Jupiter. On y ajoute qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de sa volonté, & que le Dieu l'executa de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prestres imaginerent d'eux-mesmes ce moyen de flatter Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fondè toute cette Divinité d'Alexandre sur une méprise du Prestre d'Hammon, qui en salüant ce Roy, & luy voulant dire en Grec, *O mon Fils*, prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'estant Libien il ne sçavoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement signifioient, *O Fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prestre à l'avantage d'Alexandre, & sans doute le Prestre luy-mesme la fit passer pour une inspiration du Dieu qui avoit conduit sa langue, & confirma par des Oracles sa mauvaise prononciation. Cette dernière façon de conter l'Histoire est peut-estre la meilleure; les petites origines conviennent assez aux grandes choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son Mary toute grosse qu'elle estoit, & ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle

qu'elle fust accouchée pour l'épouser. Comme l'action estoit un peu extraordinaire, * on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui sçavoit faire la cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assura que jamais un Mariage ne réussissoit mieux que quand on épousoit une personne déjà grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons dont on pust prendre des Rois. Lisander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux Familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de merite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, & qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pû esperer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'estoit comme une Demonstration de Mathématique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit estre grosse d'Apollon. Lisander jetta les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'estoit avoir des veuës bien étenduës. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur estoit pas permis de

E

lire,

* Prudence.



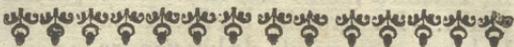
lire, parce qu'Apollon avoit réservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorty de son Sang, & qui viendrait à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce Fils d'Apollon devoit estre le petit Enfant de Pont, & parmi ces Oracles si misterieux, il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates, qu'il ne falloit donner la Couronne qu'au merite, sans avoir égard aux Familles. Il n'estoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon, qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prestres. Tout cela estoit fait, ce qui me paroist fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas falu faire jouer? Déjà Silenus estoit en Grece, & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureusement un des Ministres de Lisander fut effrayé, quoy que tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles, mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule, c'est que Lisander avoit déjà essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles, & n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit résisté à son argent, Jupiter Hammon avoit esté inflexible, & mesme les Prestres du lieu députerent à Sparte pour accuser

ser Lisander, mais il se tira d'affaire par son credit. La grande Prestresse mesme de Delphes avoit refusé de luy vendre sa voix, & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, & l'autre de Prêtresses; car Lisander qui ne put corrompre la grande Prestresse, corrompt bien les Prestres. Les Prestresses estoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix, & qui fissent les enragées sur le Trépié; mais apparemment les Prestres avoient un Bureau de Propheties écrites, dont ils estoient les Maistres, les Dispensateurs, & les Interpretes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, sur tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eust pas lieu d'esperer beaucoup de succès, telle qu'estoit la nouveauté que Lisander avoit dessein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-estre mesme le party d'Agefilas, qui estoit alors opposé à celui de Lisander, avoit soupçonné quelque chose de ce projet, & avoit pris les devans auprès des Oracles. Les Prestres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Libie à Sparte, faire un procès à un homme tel que Lisander, s'il ne se fussent entendus avec ces Ennemis, & s'ils n'y eussent esté poussez par eux?





CHAPITRE XI.

Nouveaux établissemens d'Oracles.

LEs Oracles qu'on établissoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Ephestion ; Alexandre voulut absolument pour se consoler qu'Ephestion fust Dieu. Tous les Courtisans y consentirent sans peine. Aussi-tôt voila des Temples que l'on bastit à Ephestion en plusieurs Villes, des Festes qu'on institué en son honneur, des Sacrifices qu'on luy fait, des guerisons miraculeuses qu'on luy attribué, & afin qu'il n'y manquast rien, des Oracles qu'on luy fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre estonné d'abord de voir la Divinité d'Ephestion réüssir si bien, la crut enfin vraye luy-mesme, & se sceut bongré de n'estre pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mesmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bastir en memoire de luy la Ville d'Andrinopolis, luy donna des Temples & des Prophetes, dit saint Jerôme ; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inscription Greque qui porte,

A

A ANTINOÛS.

Le Compagnon des Dieux d'Egipse, M. Ulpus Apollonius son Prophete.

Après cela, on ne fera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément Auguste valoit bien Antinoüs & Ephestion, qui, selon toutes les apparences, ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faisoient faire des reflexions à ceux qui estoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas assez de sujet de croire qu'ils estoient de la même nature que les Anciens, & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaräus, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon mesme ne suffisoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Ephestion, & d'Auguste ?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vray, que ces nouveaux Oracles fussent dans le mesme credit que les Anciens; ils'en faisoit beaucoup.

On ne faisoit rendre à ces Dieux de nouvelle creation qu'autant de réponses qu'il en faisoit, pour en pouvoir faire sa cour aux Princes, mais du reste on ne les consultoit pas bien serieusement, & quand il estoit question de quelque chose d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés estoient en possession de l'ave-



nir depuis un temps immemorial, & la parole d'un Dieu expérimenté étoit bien plus sûre, que celle de ces Dieux, qui n'avoient encore nulle expérience.

Les Empereurs Romains qui estoient interressez à faire valoir la Divinité de leurs Predecesseurs, puisqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû tascher à rendre plus celebres les Oracles des Empereurs Deïfiez comme Auguste, si ce n'eust esté que les Peuples accoûtuméz à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la mesme confiance pour les autres. Je croirois bien mesme que quelque panchant qu'ils eussent aux plus ridicules Superstitions, ils se mocquoient de ces nouveaux Oracles, & en general de toutes les nouvelles Institutions des Dieux. Le moyen qu'on prist l'Aigle qui se lâchoit du Bucher d'un Empereur Romain, pour l'Âme de cet Empereur qui alloit prendre sa place au Ciel?

Pourquoy donc le Peuple avoit-il esté trompé à la premiere Institution des Dieux & des Oracles; En voicy, je croy, la raison. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganisme n'en a eu que de deux sortes principales, ou des Dieux que l'on supposoit estre essentiellement de nature Divine, ou des Dieux qui ne l'estoient devenus qu'après avoir esté de nature humaine. Les premiers avoient esté annoncez par les Sages ou par les Legislatteurs avec beaucoup

coup de Misères, & le Peuple, ny ne les voyoit, ny ne les avoit veus. Les seconds, quoy qu'ils eussent esté hommes aux yeux de tout le monde, avoient esté érigés en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchez de leurs bien-faits. On se formoit une idée tres-relevée des uns parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui estoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui outre cela, venoit d'estre homme fort publiquement.

Quant aux Oracles, leurs premier établissement n'est pas non plus fort difficile à expliquer. Donnez-moy une demy douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne desespereray pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps, la voilà qui devient ancienne, & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les Chèvres, & qui montoit à la teste. Peut-estre quelqu'un qui en fut entesté se mit à parler sans sçavoir ce qu'il disoit, & dit quelque verité. Aussi-tost il faut qu'il y ait quelque chose de Divin dans cette exhalaison, elle contient la science de



l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les Cerémonies se forment peu à peu. Ainsi naquit apparemment l'Oracle de Delphes, & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entestoit, il falloit absolument que la Pithie entraist en fureur pour prophétiser. Dans la pluspart des autres Oracles, la fureur n'estoit pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'estably, vous jugez bien qu'il va s'en establir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoy ne parleront-ils point icy? Les Peuples frappés du merveilleux de la chose, & avides de l'utilité qu'ils en esperent, ne demandent qu'à voir naistre des Oracles en tous lieux, & puis l'Ancienneté survient à tous ces Oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réussir tant, c'estoient les Princes qui les établissoient, les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela, que dans le temps de la premiere Institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance estoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'estoit point encore née, & les Superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vray que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé; cependant la grossiereté dont il est toujours, reçoit encore quelques différences selon
les

les Siecles; du moins il y en a où tout le monde est Peuple, & ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des Erreurs. Ce n'est donc pas merveille si les Peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens, mais cela n'empeschoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un Demon alloit se loger dans la Statuë d'Ephestion pour y rendre des Oracles, dès qu'il avoit plû à Alexandre d'en faire élever une à Ephestion comme à un Dieu, ou si la Statuë rendoit des Oracles sans ce Demon, celle d'Apollon Pithien pouvoit bien en faire autant. Or il seroit, ce me semble, fort étrange & fort surprenant qu'il n'eust fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un Demon en possession d'une Statuë, qui fust devenuë par là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.



CHAPITRE XII.

Lieux où estoient les Oracles.

Nous allons entrer presentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prestres; cela renferme beaucoup de choses de l'Antiquité assez agréables & assez particulieres.

Les Pais montagneux, & par consequent pleins d'antrès & de cavernes, estoient les plus abondans en Oracles. Telle estoit la Beotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avoit une tres-grande quantité. Remarquez en passant que les Beotiens estoient en reputation d'estre les plus fortes gens du monde; c'estoit-là un bon Pais pour les Oracles, des Sots & des Cavernes.

Je ne croy point que le premier établissement des Oracles ait esté une imposture meditée, mais le peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus rafinez d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pû estre préveuës, & quelquefois ceux qui le trompent, ne songeoient à rien moins, & ont esté invitez par luy-mesme à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a pas mis d'abord des Oracles dans la Beotie parce qu'elle est montagneuse, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le mesme pais, furent mis aussi dans des cavernes, parce que les Prestres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par tout. Le prétexte des Exhalaisons divines rendoit les Cavernes nécessaires, & il semble de plus que les Cavernes inspirent d'elles-

d'elles-mêmes je ne sçay quelle horreur, qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien négliger. Peut-estre la situation de Delphes a-t-elle bien servy à la faire regarder comme une Ville sainte. Elle estoit à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui estoit au dessus, avoit à peu près la figure d'un Theatre, & les cris des hommes, & le son des trompettes se multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas jusqu'à ces Echos qui ne valussent leur prix.

La commodité des Prestres, & la majesté des Oracles, demandoient donc également des Cavernes; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de Temples prophetiques en plat país, mais s'il y en avoit quelques-uns, on sçavoit bien remedier à ce défaut de leur situation. Au lieu de cavernes naturelles, on en faisoit d'artificielles, c'est-à-dire, de ces Sanctuaires qui estoient des especes d'antres, où residoit particulièrement la Divinité, & où d'autres que les Prestres n'entroient jamais.

Quand la Pithie se mettoit sur le Trépié, c'estoit dans son Sanctuaire, lieu obscur & éloigné d'une certaine petite * chambre où

II * Plutarque Dial. des Orac. qui ont cessé.

se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture mesme de ce Sanctuaire estoit toute couverte de feuillages de Laurier, & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles? C'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone, & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colonnes, sur l'une desquelles est un Bassin d'airain, & sur l'autre la Statuë d'un Enfant qui tient un foüet, dont les cordes estant aussi d'airain, font du bruit contre le Bassin lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le mesme Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de Bassins, qui aussi-tost que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure assez de temps.

D'autres disent que c'estoit un Chefne résonnant qui secoüoit ses branches & ses feuilles, lors qu'il estoit consulté, & qui declaroit ses volonteZ par des Prestres nommées Dodonides.



Il paroist bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant, parce qu'on l'entendoit de dehors, mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle, on ne sçavoit que par conjectures, ou sur le rapport infidele des Prestres, ce qui caufoit le bruit. Il se trouve pourtant dans l'Histoire, que quelques personnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoient pas des gens moins considerables qu'Alexandre & Vespasien. Strabon rapporte de Callisthene, qu'Alexandre entra seul avec le Prestre dans le Sanctuaire d'Hamon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien estant à Alexandrie, & ayant déjà des desseins sur l'Empire, voulut consulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-estre cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce conte les exemples d'un tel privilege seront tres-rares, car mon Auteur avoüe qu'il n'en connoist point d'autres que ces deux-là, si ce n'est peut-estre qu'on y veuille ajoûter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Prestre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardoient les desseins qu'il meditoit alors; mais cet exemple prouve encore moins que celuy de Vespasien, la liberté
que

que les Prestres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il faloit un grand credit pour les obliger à la confidence de leurs Misteres, & mesme il ne la faisoient qu'à des Princes naturellement interessez à leur garder le secret, & qui dans le cas où ils se trouvoient, avoient quelque raison particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires tenebreux estoient cachées toutes les machines des Prestres, & ils y entroient par des conduits souterrains. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & pour apporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Écriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des Prestres de Belus, qui sçavoient bien rentrer secrettement dans son Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes? Il me semble que cette Histoire seule devoit décider toute la question en nostre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganisme, qui estoit crû le plus universellement, de ces Victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mesmes. L'Écriture attribue-t-elle ce prodige aux Demons? Point du tout, mais à des Prestres imposteurs; & c'est là la seule fois où l'Écriture s'étend un peu sur un prodige du Paganisme, & en ne nous avertissant point que tous les autres n'estoient pas de la mesme nature, elle nous

nous

nous donne à entendre fort clairement qu'ils en estoient. Combien après tout devoit-il estre plus aisé de persuader aux peuples que les Dieux descendoient dans des Statuës pour leur parler, & leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres & de Moutons? & si les Prestres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyez-vous dans tous les Poëtes que la Pithie pouffoit une voix plus qu'humaine; peut-estre mesme les Trompettes qui multiplient le son, n'estoient-elles pas alors tout-à-fait inconnûes; peut-estre le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveler un secret que les Prestres Payens avoient iceu avant luy, & dont il avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker assure qu'Alexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en mesme temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prestres avoient à fourber. Du Sanctuaire, ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une * vapeur très-agré-

* Plus. Dial. des Oracl.

agréable, qui remplissoit tout le lieu où estoient les Consultans. C'estoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugez si des gens qui pouffoient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvoient rien negliger d'essentiel.



CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours, & autres Misteres des Oracles.

LEs Prestres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'estoit point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air misterieux, ce qui est déjà beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce temps de silence ils prenoient leurs mesures; & faisoient leurs préparatifs.

A l'Occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais esté. Il estoit allé à Delphes pour consulter le Dieu, & la Prestresse qui prétendoit qu'il n'estoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le

Tem-

Temple. Alexandre qui estoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria, *Ab! mon fils, on ne peut te résister. Je n'en veux pas davantage,* dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prestres avoient encore un secret pour gagner du temps, quand il leur plaisoit. Avantque de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier; & si les entrailles des Victimes n'estoient pas heureuses, c'est que le Dieu n'estoit pas encore en humeur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes? Les Prestres, le plus souvent mesme, ainsi qu'il paroist par beaucoup d'exemples, ils estoient seuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur & le foye estoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Misteres & les Ceremonies secretes d'un Dieu, estoit sans doute un des meilleurs artifices que les Prestres eussent imaginé pour leur seureté. Ils ne pouvoient si bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'avisèrent d'établir de certains Misteres, qui engageoient à un secret inviolable ceux qui y estoient initiés.

Il est vray qu'il y avoit de ces Misteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit aussi dans beaucoup de Temples à Oracles, par

F

exemple

exemple, dans celuy de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avoit personne à Delphes, ny dans tout ce pais, qui ne fust initié au Misteres. Ainsi tout estoit dans la dépendance des Prestres; si quelqu'un eust osé ouvrir la bouche contre eux, on eust bien crié à l'Athée & à l'Impie, & on luy eust fait des affaires dont il ne se fust jamais tiré.

Sans les Misteres, les Habitans de Delphes n'eussent pas laissé d'estre toujours engagez à garder le secret aux Prestres sur leurs friponneries; car Delphes estoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celuy de son Temple, & qui ne vivoit que d'Oracles; mais les Prestres s'affuroient encore mieux de ces peuples en se les attachant par le double lien de l'intereff & de la superstition. On eust esté bien receu à parler contre les Oracles dans une telle Ville.

Ceux qu'on initioit aux Misteres, donnoient des assurances de leur discretion; ils estoient obligez à faire aux Prestres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'estoit après cela à ces pauvres initiez à prier les Prestres de leur garder le secret.

Ce fut sur cette confession qu'un Lacedemonien qui s'alloit faire initier aux Misteres de Samothrace, dit brusquement au Prestres, *Si j'ay fait des crimes, les Dieux les savent bien.*

Un autre répondit à peu près de la mesme

me

me façon. *Est-ce à toy, ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes? C'est au Dieu*, dit le Prestre. *Et bien, retire-toy donc*, reprit le Lacedemonien, *& je les confesseray au Dieu*. Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie, qui alast avec une fausse confession se faire initier aux Misteres, & qui en découvrist ensuite toute l'extravagance, & publiast la fourberie des Prestres?

Je croy que ce malheur a pû arriver, & je croy aussi que les Prestres le prévenoient autant qu'il leur estoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point receus. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'estre initiez aux Misteres, parce que c'estoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer, & je ne croy pas mesme qu'on leur rendist d'Oracles. Ce n'estoit pas une chose difficile que de les reconnoistre; tous ceux d'entre les Grecs qui se méloient un peu de Litterature, faisoient choix d'une Secte de Philosophie, & le surnom qu'ils tiroient de leur Secte, estoit presque ce qu'est parmi nous celuy qu'on prend d'une Terre. On distinguoit, par exemple, trois Demetrius, parce que l'un estoit Demetrius le Cinique, l'autre, Demetrius le Stoïcien, l'autre, Demetrius le Peripateticien.

La coutume d'exclure les Epicuriens de tous les Mysteres estoit si generale, & si necessaire pour la seureté des choses sacrees, qu'elle fut prise par ce grand Fourbe, dont Lucien nous décrit si agreablement la Vie, cet Alexandre qui joua si long-temps les Grecs avec ses Serpens. Il avoit mesme ajoûté les Chrestiens aux Epicuriens, parce qu'à son égard ils ne valoi-ent pas mieux les uns que les autres, & avant que de commencer ses Ceremonies, il crioit, *Qu'on chasse d'icy les Chrestiens.* A quoy le peuple répondoit comme en une espece de Chœur, *Qu'on chasse les Epicuriens.* Il fit bien pis; car se voyant tourmenté par ces deux sortes de Gens, qui quoy que poussez par différens interests, conspiroient à tourner ses Ceremonies en ridicules, il declara que le Pont où il faisoit alors sa demeure, se remplissoit d'Impies, & que le Dieu dont il estoit le Prophe-te, ne parleroit plus, sion ne l'en vouloit défaire, & sur cela il fit courir sus aux Chrestiens & aux Epicuriens,

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Anti-
tioche, estoit dans la mesme peine, lors
que du temps de Julien l'Apostat il répon-
dit à ceux qui luy demandoient la cause de
son silence, qu'il s'en faisoit prendre à de
certains Morts enterrez dans le voisinage.
Ces Morts estoient des Martirs Chrestiens,
& entre autres saint Babilas. On veut com-
munément que ce fust la presence de ces
Corpa

Corps bien-heureux qui estoit aux Demons le pouvoir de parler dans l'Oracle ; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrestiens qui se faisoit aux Sepulchres de ces Martirs , incommodoit les Prestres d'Apollon . qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clairvoyans , & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen qu'il fist jeter hors de là ces Corps dont le Dieu se plaignoit.

Pour revenir presentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins , & pour comprendre en une seule reflexion toutes celles qu'on peut faire là-dessus , je voudrois bien qu'on me dist pourquoy les Demons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous , dans des Cavernes , & dans des lieux obscurs , & pourquoy ils ne s'avisent jamais d'aller animer une Statuë qui fust dans un Carrefour , exposée de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetez , & plus encore ceux , qui se rendoient en Songe , avoient absolument besoin de Demons , mais il nous sera bien aisé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.





CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetez

LEs Prestres n'estoient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser decacherer les Billets qu'on leur apportoit, il faloit qu'on les laissast sur l'Autel, après quoy on fermoit le Temple, où les Prestres sçavoient bien rentrer sans qu'on s'en aperçust, ou bien il faloit metre ces Billets entre les mains des Prestres afin qu'ils dormissent dessus, & receussent en Songe la réponse qu'il y faloit faire, & dans l'un & l'autre car ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils sçavoient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien mesme, si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvoit decacherer les Billets des Anciens sans qu'il y parust.

Affeurément on s'estoit servy de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui estoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne sçavoit que croire des Dieux; il estoit obsédé d'Epicuriens qui

qui luy avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agreablement Plutarque, d'envoyer un Espion chez les Dieux, pour apprendre ce qui en estoit. Il luy donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopsus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en Songe un homme fort bien fait, qui luy dit, *Noir*. Il porte cette réponse au Gouverneur. Elle parut tres-ridicule à tous les Epicuriens de sa cour, mais il en fut frapé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant son Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'imoleray-je un Bœuf blanc ou noir?* après ce miracle, il fut toute sa vie fort devot au Dieu Mopsus. Nous éclaircirons en suite ce qui regarde le Songe, il suffit presentement que le Billet avoit pû estre décacheté & refermé avec adresse. Il avoit toujours falu le porter au Temple, & il n'eust pas esté necessaire qu'il fust sorty des mains du Gouverneur, si un Demon eust dû y répondre.

Si les Prestres n'osoient se hasarder à décacheter les Billets, ils tâchoient de sçavoir adroitement ce qui amenoit les Gens à l'Oracle. D'ordinaire c'estoient des Gens considerables, qui avoient dans la teste quelque dessein ou quelque passion qui n'étoit pas inconnüe dans le monde. Les Prestres avoient tant de commerce avec eux à l'occasion des Sacrifices qu'il faloit fai-

re, ou des Délais qu'il falloit observer avant que l'Oracle parlait, qu'il n'estoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel estoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer Sacrifices sur Sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fust éclaircy. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui sous prétexte de leur en montrer les Antiquitez, les Statuës, les Peintures, les Offrandes, sçavoient part de les faire parler sur leurs Affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'huy de ce métier en Italie, se trouvoient dans tous les Temples un peu considerables. Ils sçavoient par cœur tous les miracles qui s'y estoient faits, ils vous faisoient bien valoir la puissance & les merveilles du Dieu, ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque Present qu'on luy avoit consacré. Sur cela Lucien dit assez plaisamment que tous ces gens là ne vivoient & ne subsistoient que de Fables, & que dans la Grèce on eust esté bien fâché d'apprendre des veritez dont il n'eust rien coûté. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle, ne parloient point, leurs Domestiques se taisoient-ils? Il faut sçavoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit presque que des Officiers de l'Oracle. Les uns estoient Prophetes & Prestres, les autres Poëtes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Prose, les autres simples Interpretes,

pretres les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums, ou d'encens, ou de bestes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'estoient que des Hôteli-ers que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens là estoient dans les interests de l'Oracle & du Dieu; & si par le moyen des Domestiques des Etrangers, ils découvroient quelque chose qui fust bon à sçavoir, vous ne devez pas douter que les Prestres n'en fussent avertis.

Le faux Prophete Alexandre qui avoit établi son Oracle dans le Pont, avoit bien jusque dans Rome des Correspondans, qui luy mandoient les affaires les plus secretes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre mesme sans avoir besoin de recevoir de Billets, & ces moyens n'estoient pas sans doute inconnus aux Prestres de l'Apollon de Claros, s'il est vray qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voicy comme Tacite en parle au 2. l. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toujours de Miles. Il suffit de luy dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter; ensuite il se retire dans une grotte, & ayant pris de l'eau*

d'une source qui y est cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoy que le plus souvent il soit tres-ignorant.

Nous pourrions remarquer icy que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'estoit question que d'y faire la Démoniaque; mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Prophete, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais estre fort bien prouvée, qu'enfin le Demon de l'Oracle, tout Demon qu'il estoit, ne pouvoit se passer de sçavoir les noms de ceux qui le consultoient, mais nous n'en sommes pas là presentement, c'est assez d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non seulement à des Billets cachetez, mais à de simples pensées. Il est vray qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde, & que ce que le Prestre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eust pas pû faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHA-



CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songe.

LE nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'estoit par fort difficile dans la pratique. Le plus fameux de tous ces Oracles estoit celuy de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'estoit qu'un simple Heros, mais ses Oracles se rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pausanias qui avoit esté luy-mesme le consulter, & qui avoit passé par toutes ces ceremonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je croy qu'on sera bien aise de trouver icy un abrégé exact.

Avant que de descendre dans l'Antre de Trophonius, il falloit passer un certain nombre de jours dans une espece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Genie. Pendant ce temps on recevoit des Expiations de toutes les sortes, on s'abstenoit d'eaux chaudes, on se lavoit souvent dans le Fleuve Hircinas, on sacrifioit à Trophonius, & à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter surnommé
Roy,

Roy, à Saturne, à Junon, à une Cérés Europe qui avoit esté Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prestres apparamment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendist dans son Antre; mais quand elles auroient esté toutes les plus heureuses du monde, ce n'estoit encore rien; les entrailles qui decidoient estoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles estoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui éfaçoient de vostre esprit toutes les pensées profanes qu'on vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la Statue de Trophonius, à qui vous faisiez vos prieres, on vous équipoit d'une Tunique de lin, on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliez à l'Oracle.

L'Oracle estoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obelisques d'airain. Dans cette enceinte estoit une
caverne

caverne de la figure d'un four taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descendoit point par des degrez, mais par de petites échelles. Quand on y estoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée estoit assez étroite. On se couchoit à terre, on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il falloit nécessairement porter, on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & aussi-tôt on se sentoit emporté au dedans avec beaucoup de force & de vitesse.

C'estoit là que l'avenir se declaroit, mais non pas à tous d'une mesme maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous sortiez de l'Antre couché par terre comme vous y estiez entré, & les pieds les premiers. Aussi-tôt on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosine, où l'on vous demandoit ce que vous aviez veu ou entendu. De là on vous ramenoit dans cette Chapelle du Bon Genie, encore tout étourdy & tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu & vous recommenciez à pouvoir rire, car jusque là la grandeur des Misteres, & la divinité dont vous estiez remply, vous en avoient bien empêché. Pour moy, il me semble qu'on n'eust pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en soit pas fortly.

C'estoit



C'estoit un certain Espion que Démétrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu Saint quelque chose qui fust bon à piller. On trouva loin de là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos reflexions sur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les Prestres pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils faisoient faire, d'examiner si on estoit propre à estre envoyé dans l'Antre? car assurément Trophonius choissoit ses Gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, & ces Expiations, & ces voyages nocturnes, & ces passages dans des cavernes étroites & obscures, remplissoient-elles l'esprit de superstition, de frayeur. & de crainte? Combien de machines pouvoient jouer dans ces tenebres? L'Histoire de l'Espion de Démétrius, nous apprend qu'il n'y avoit pas de sureté dans l'Antre, pour ceux qui n'y appportoient pas de bonnes intentions, & de plus qu'outre l'ouverture sacrée qui estoit connue de tout le monde, l'Antre en avoit une secrète qui n'estoit connue que des Prestres. Quand on s'y sentoit entraîné par les pieds, on estoit sans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en apercevoir en y portant les mains, puis qu'elles estoient embarrassées de ces compositions de miel, qu'il ne falloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient estre pleines

nes

nes de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau, ces eaux de Lethé & de Mnemofine pouvoient auffi estre preparées pour le mefme effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit estre épouvanté, & quand on fortoit de là tout hors de foy, on difoit ce qu'on avoit veu ou entendu à des gens, qui profitant de ce defordre, le recüeilloient comme il leur plaifoit, y changeoient ce qu'ils vouloient, ou enfin en estoient toujourns les interpretes.

Ajoutez à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par Songes, il y en avoit aufquels il faloit se preparer par des jeunes, comme celuy * d'Amphiaraius dans l'Attique, que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparence, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais, que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes, où il entraist des Dieux, & des choses extraordinaires, & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir esté frottées de quelque drogue qui fist son effet sur le cerveau.

Quand c'estoient les Prestres qui en dormant sur les Billets cachetez, avoient eux-mesmes les Songes prophetiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expli-

* Philostrate l. 2. de la vie d'Apollonius.

expliquer. En verité, il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prestres Payens pour cacher leurs impostures. Si on estoit assez credule & assez stupide pour se contenter de leurs Songes, & pour y ajoûter foy, il n'estoit pas besoin qu'ils laissent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient se reserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eust trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples estoient faits, c'estoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira t'on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe un * Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte ? Après beaucoup de ceremonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on luy demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du Temple, & les premieres paroles qu'on entend au sortir de là, c'est la Réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fust plus aisé de faire entendre, sans estre aperceu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir.

Pausanias.

CHA.



CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands secrets des Oracles, & une des choses qui marque autant que des hommes s'en mesloient, c'est l'ambiguité des Réponses, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les évènements qu'on pouvoit.

* Lors qu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babilone, quelques-uns des principaux de sa Cour allerent passer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne seroit point à propos de luy faire apporter le Roi afin qu'il le guerist. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurast où il estoit. Serapis avoit raison, car s'il se le fust fait apporter, & qu'Alexandre fust mort en chemin, ou mesme dans le Temple, que n'eust-on pas dit? mais si le Roy recouvroit sa santé à Babilone, quelle gloire pour l'Oracle? S'il mourroit, c'est qu'il luy estoit avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ny augmenter, ny conserver. Il s'en falut tenir à cette dernière interpretation, qui ne manqua pas

* Arrian l. 7.

G

d'estre

d'estre trouvée à l'avantage de Serapis, si-tost qu'Alexandre fut mort

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en consulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis, auquel il ne falloit qu'envoyer un Billet cacheté. Trajan ne se fioit point trop aux Oracles, il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoie un Billet cacheté, où il n'y avoit rien, on luy en renvoie autant. Voila Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoie une seconde fois un autre Billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu, s'il retourneroit à Rome, après avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prist une Vigne qui estoit une des Offrandes de son Temple, qu'on la mist par morceaux, & qu'on la portast à Trajan; L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre, & on reporta à Rome ses os qui avoient esté representez par la Vigne rompuë.

Tout le monde sçavoit assurément que l'Empereur songeoit à faire la Guerre aux Parthes, & qu'il ne consultoit l'Oracle que sur cela, & l'Oracle eut l'esprit de luy rendre un Réponse allégorique, & si générale quelle ne pouvoit manquer d'estre vraie. Car que Trajan retournaist à Rome victorieux, mais blessé, ou ayant perdu une partie de ses Soldats, qu'il fust vain-

cu, & que son Armée fust mise en fuite, qu'il y arrivast seulement quelque division, qu'il en arrivast dans celle des Parthes, qu'il en arrivast mesme dans Rome en l'absence de l'Empereur, que les Parthes fussent absolument défaits, qu'ils ne fussent défaits qu'en partie, qu'ils fussent abandonnez de quelques-uns de leurs alliez, la Vigne rompuë convenoit merveilleusement à tous ces cas differens, & il y eust eu bien du malheur, s'il n'en fust arrivé aucun; & je croy que les os de l'Empereur reportez à Rome, surquoy l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, estoient pourtant la seule chose à quoy l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette Vigne, je ne croy pas devoir oublier une espece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Prestres de la Déesse de Syrie avoient esté les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le sens estoit. *Les Bœufs attellez coupent la terre, afin que les Campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoy ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un Mariage, c'estoit la chose mesme, des Bœufs attellez ensemble, des Campagnes fecondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter, voila des Bœufs pour la labourer, voila des champs fertilles. Si on les consultoit sur un Voyage, les Bœufs sont attellez, &

tout prests à partir, & ces Campagnes fécondes vous promettent un grand gain, Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug, ne vous annoncent-ils pas que vous y mettez aussi vos ennemis? Cette Déesse de Sirie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'événement, & se chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle, après l'événement se trouvoit en avoir deux, & le Fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit du soin de sauver son honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui luy demandoit quels Précepteurs il donneroit à son Fils, qu'il luy donnast Pithagore & Homere, il entendoit tout simplement qu'on luy fist étudier la Philosophie & les belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, & on représentoit à Rutilien que son Prophete s'estoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son Fils annoncée dans l'Oracle, par ce qu'on luy donnoit pour Précepteurs Pithagore & Homere qui estoient morts.



CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes.

IL n'est plus question de deviner les finesses des Prestres, par des moyens qui pourroient eux-mesmes paroistre trop fins, un temps a esté qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la Religion Chrestienne triompha hautement du Paganisme sous les Empeurs Chrestiens.

Theodoret dit que Theophile Evesque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statuës creusées où les Prestres entrent par des chemins cachez pour y rendre les Oracles.

Lors que par l'ordre de Constantin on abatit le Temple d'Esculape à Egés en Cilicie, *on en chassa*, dit Eusebe dans la Vie de cet Empeur, *non pas un Dieu ny un Demon, mais le Fourbe qui avoit si long-temps imposé à la credulité du peuple.* A cela il ajoute en general que dans les Simulacres des Dieux abatus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Demons, non pas mesme quelques malheureux Spectres obscurs & tenebreux, mais seulement du

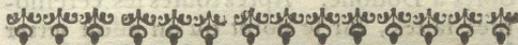


foin & de la paille, ou des ordures, ou des os de morts. C'est de luy que nous aprenons l'Histoire de ce Theotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statue de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles, puis qu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus se mit par là en si grand credit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius estant venu à Antioche, & se doutant de l'importance, il fit mettre à la Question les Prestres & les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avouèrent tout, & furent punis du dernier Supplice, eux & leurs associez, & avant eux tous, Theotecnus leur Maistre. Le mesme Eusebe nous assure encore au 4. liv. de la Prep. Ev. que de son temps les plus fameux Prophetes d'entre les Payens, & leurs Theologiens les plus celebres, dont quelques-uns mesme estoient Magistrats dans leurs Villes, avoient esté obligez par les tourmens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. Sil s'agissoit presentement de ce que les Chrestiens en ont crû, tous ces passages d'Eusebe decideroient, ce me semble, la question. On plaçoit les Demons dans un certain Siftême general qui servoit pour les disputes, mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guere d'eux, au contraire on leur donnoit nettement l'exclusion.

Je



Je ne croy pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Demons que les Prestres Payens; ainsi après leurs dépositions, la chose me paroist terminée. J'ajouteray seulement icy un Chapitre sur les Sorts, non pas pour en découvrir l'imposture; car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les Oracles, & de plus elle se decouvre assez d'elle-mesme, mais pour ne pas oublier une espece d'Oracles, tres-fameux dans l'Antiquité.



CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort est l'effet du hazard, & comme la décision ou l'Oracle de la Fortune; mais les Sorts sont les Instrumens dont on se sert pour sçavoir quelle est cette décision.

Les Sorts estoient le plus souvent des especes de Dez sur lesquels estoient gravez quelques caracteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprés. Les usages estoient differens sur les Sorts, dans quelques Temples on les jettoit soy-mesme, dans d'autres on les faisoit sortir d'une Urne, d'où est venuë cette maniere de parler si ordinaire aux Grecs, *le Sort est tombé.*

Ce jeu de Dez estoit toujours precedé
G 4 des

des Sacrifices, & de beaucoup de ceremonies. Apparemment les Prestres sçavoient manier les Dez, mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller, ils estoient toujourns maîtres de l'explication.

Les Lacedémoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chefnes parlans, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les ceremonies faites, sur le point qu'on alloit jeter les Sorts avec beaucoup de respect & de veneration, voila un Singe du Roy des Molosses, qui estant entré dans le Temple, renversa les Sorts & l'Urne. La Prestresse effrayée dit aux Lacedémoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver, & tous les* Ecrivains assurent que jamais Lacedémone ne recut un presage plus funeste.

Les plus celebres entre les Sorts estoient à Préneste & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneste estoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'estoient des Statuës qui se remuoient d'elles-mesmes, selon le témoignage de Macrobe; l. I. ch. 23. & dont les mouvemens differens, ou servoient de Réponse, ou marquoient

* *Cicero l. 2. de la Divination.*

quoient si l'on pouvoit consulter les Sorts.

Un passage de Ciceron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on consultoit les Sorts de Préneſte par le conſentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune ſçavoit auſſi remuer la teſte, ou donner quelque autre ſigne de ſes volontez.

Nous trouvons encore quelques Statuës qui avoient cette meſme propriété. Diodore de Sicile, & Quinte-Curſe, diſent que Jupiter Hammon eſtoit porté par quatre-vingts Preſtres dans une eſpece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il eſtoit ſuivy d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Himnes en langue du País, & que ce Dieu porté par ſes Preſtres, les conduiſoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Sirie, ſelon Macrobe, en faiſoit autant. Toute la différence eſtoit qu'il vouloit eſtre porté par des Gens les plus qualifiez de la Province, qui euſſent long temps auparavant veſcu en continence, & qui ſe fuſſent fait razer la teſte.

Lucien dans le Traité de la Déeſſe de Sirie, dit qu'il a veu un Apollon encore plus miraculeux; car eſtant porté ſur les épaules de ſes Preſtres, il ſ'aviſa de les laiſſer là, & de ſe promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui eſt conſiderable.

Je suis si las de découvrir les fourberies des Prestres Payens, & je suis si persuadé aussi qu'on est las de m'en entendre parler, que je ne m'amuseray point à dire comment on pouvoit faire jouer de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts estoient des Fleches, & aujourd'huy encore les Turcs & les Arabes s'en servent de la mesme maniere. Ezechiel dit que Nabucodonosor mêla les fleches contre Ammon & Jerusalem, & que la fleche sortit contre Jerusalem. C'estoit là une belle maniere de resoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Grèce & dans l'Italie on tiroit souvent les Sorts de quelque Poëte celebre, comme Homere, ou Euripide; ce qui se presentoit à l'ouverture du livre estoit l'Arrest du Ciel. L'Histoire en fournit mille exemples.

On voit mesme que quelque deux cens ans après la mort de Virgile, on faisoit déjà assez de cas de ses Vers pour les croire prophetiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient esté à Préneste. Car * Alexandre Severe, encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Heliogabale ne luy vouloit pas de bien reçût pour réponse dans le Temple de Preneste cet endroit de Virgile dont le sens est, *Si tu peux surmonter les Destins contraires, tu seras Marcellus.*

Icy mon Auteur se souvient que Rabelais a

* Lampridius.

parlé des *Sorts Virgiliens* que Panurge va consulter sur son mariage, & il trouve cet endroit du Livre aussi sçavant qu'il est agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les sotises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus serieux des autres. Je n'ay point voulu oublier cet éloge parce que c'est une chose singuliere de le rencontrer au milieu d'un *Traité des Oracles*, plein de science & d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit beaucoup d'esprit & de lecture, & un art tres-particulier de debiter des choses sçavantes comme de pures fadaïses, & de dire de pures fadaïses le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un Siècle qui l'eust obligé à plus d'honnesteté, & de politesse.

Les Sorts passerent jusque dans le Christianisme, on les prit dans les Livres Sacrez, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. S. Augustin dans l'Epitre 119. à Januarius, paroît ne desapprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siècle. Gregoire de Tours nous apprend luy-même quelle estoit sa pratique, il passoit plusieurs jours dans le jeûne & dans la priere, ensuite il alloit au Tombeau, de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Écriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponse de Dieu, le premier passage qui s'offroit à ses yeux, Si ce passage ne faisoit rien au sujet, il ouvroit un autre livre de l'Écriture.

D'autres prenoient pour Sort divin, la
pre-



premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise.

Mais qui croiroit que *l'Empereur Heraclius delibérant en quel lieu il feroit passer l'hiver à son Armée, se détermina par cette espece de Sort ? Il fit purifier son Armée pendant trois jours, ensuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que son quartier d'hiver luy estoit marqué dans l'Albanie. Estoit-ce là une affaire dont on püst esperer de trouver la décision dans l'Ecriture ?

L'Eglise est enfin venuë à bout d'exterminer cette Superstition, mais il luy a fallu du temps. Du moment que l'Erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours.

* Cedremus.



S E



SECONDE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la Venüe de Jesus-Christ.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les Demons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles étant ainsi devenus indifferens à la Religion Chrestienne, on ne s'interessera plus à les faire finir précisément à la Venüe de Jesus-Christ.



CHAPITRE I.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette Opinion est fondée.

CEqui a fait croire à la plupart des Gens que les Oracles avoient cessé à la Venüe de Jesus-Christ, ce sont les Oracles
mesme

mesme qui ont esté rendus sur le silence des Oracles, & l'aveu des Payens qui vers le temps de Jesus-Christ disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déjà veu la fauffeté de ces prétendus Oracles par lesquels un Demon devenu muet, disoit luy-mesme qu'il estoit muet. Ils ont esté ou supposez par le trop de zele des Chrestiens, ou trop facilement reçeüs par leur credulité.

Voicy un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphire, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemy.

Je l'apprendray la verité sur les Oracles & de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prestre. Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines, & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le temps amène, a repris & fait rentrer en elle mesme & Fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micale dans les Campagnes de Didimé, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse. Sur cela Eusebe conclut en general que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptez selon cet Oracle qu'il rapporte luy-mesme, mais il ne songe qu'à ce commencement qui luy est favorable, & ne s'inquiete point du reste.

Mais

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé? point du tout. Eusebe veut l'entendre du temps de la Venuë de Jesus-Christ. Son zele est louable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand mesme l'Oracle de Porphire parleroit du temps de Jesus-Christ, il s'enfuivroit qu'alors plusieurs Oracles cesseroient, mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-estre crû que cette exception n'estoit rien, & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eust cessé; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont esté rendus par des Demons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamné au silence, nul Demon n'a esté privilegié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage, ce n'est point la Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est icy un de ces cas où la moindre exception ruine la proposition generale.

Mais peut-estre les Demons à la Naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laissé de continuer, parce que les Prestres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouveray que les Oracles ont duré quatre cens ans après Jesus-Christ; on n'a remarqué aucune difference entre ces



ces Oracles qui ont suivy la Naissance de Jesus-Christ, & ceux qui l'avoient precedée. Si les Prestres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servy à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ, c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus-Christ, & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion, & pris leur party. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie, c'est-à-dire de Trophonius, & celui de Delphes, où il dit qu'il faloit anciennement deux Prestresses, bien souvent trois mais qu'alors c'estoit assez d'une. Du reste il avoue que les Oracles estoient taris dans la Beotie, qui en avoit esté autrefois une source tres-féconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres; mais non pas la cessation entiere de tous les Oracles, ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour le Système commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'estoit-il pas si fort déchu du temps de Plutarque; car luy-mesme dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes estoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais veu, qu'on en avoit relevé d'anciens Bastimens
que

que le temps commençoit à ruiner, & qu'on y en avoit ajoûté d'autres tout modernes, que mesme on voyoit une petite Ville qui s'estant formée peu à peu auprès de Delphes, en tiroit sa nourriture comme un petit Arbre qui pousse au pied d'un grand, & que cette petite Ville estoit parvenue à estre plus considerable qu'elle n'avoit esté depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue mesme des Oracles qui ont cessé, Demetrius Cilicien l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençast ses Voyages, les Oracles d'Amphilochus & de Mopsus en son Pais estoient aussi florissans que jamais, que veritablement depuis qu'il en estoit party, il ne sçavoit pas ce qui leur pouvoit estre arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque auquel je ne sçay combien de gens sçavans vous renvoient pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venüe de Jesus-Christ.

Icy mon Auteur prétend qu'on est tombé aussi dans une méprise grossiere sur un passage du 2. l. de la Divination. Cicéron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apolon avoit rendu en Latin à Pirrhus qui le consultoit sur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sçait s'il veut dire que Pirrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincraent Pirrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la Phrase

H

La

vin qui a perdu sa force. Quel temps peut consumer ou épuiser une vertu toute divine ? Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un tel effet sur l'ame, qu'elle luy donne & la connoissance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers ?

Il me semble que Cicéron entend que la vertu toute entière avoit cessé, & il eust bien veu qu'il en eust toujours de demeurer une bonne partie, quand il ne se fust plus rendu à Delphes que des Oracles en Prose. N'est-ce donc rien qu'une Propheétie, à moins qu'elle ne soit en Vers ?

Je ne croy pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entière de l'Oracle de Delphes; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la Naissance de Jésus-Christ. L'Oracle a cessé trop tost, puisque selon ce passage, il avoit cessé long-temps avant Cicéron.

Mais il n'est pas vray que la chose soit comme Cicéron paroist l'avoir entendu en cet endroit. Luy-mesme au 1. l. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son Frere qui soutient les Oracles. *Je m'arreste sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eust esté si célèbre, & jamais il n'eust recû tant d'Offrandes des Peuples & des Rois, si de tout temps on n'eust reconnu la verité de ses Prédictiones. Il n'est pas si célèbre presentement. Comme il l'est moins parce que ses Prédictiones sont moins vrayes, jamais si elles n'eussent esté extrêmement*

ment vrayes, il n'eust esté célèbre au point qu'il l'a esté.

Mais ce qui est encore plus fort, Cicéron mesme, à ce que dit Plutarque dans sa vie, avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il luy avoit esté répondu qu'il suivist son genie plustost que de se regler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vray que Cicéron ait consulté l'Oracles de Delphes, il faut du moins que du temps de Cicéron on le consultast encore.



CHAPITRE II.

Pourquoy les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des Oracles.

D'Où vient donc, dira-t-on, que Lucain au 5. l. de la Pharsale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considérable de toutes les faveurs du Ciel que nostre Siecle a perduës.* Et peu après, *Appius qui vouloit sçavoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller interroger cette*
caverne

*gaverne depuis si long-temps muette, & d'aller
remuer ce Trepied oisif depuis si long-tems.*

D'où vient que Juvenal dit en un endroit,
Puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes?

D'où vient enfin que parmi les Auteurs
d'un mesme temps on en trouve qui disent
que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'au-
tres qui disent qu'il parle encore, & d'où
vient que quelque fois un mesme Auteur se
contredit sur ce chapitre?

C'est qu'assurément les Oracles n'estoi-
ent plus dans leur ancienne vogue, &
qu'aussi ils n'estoient pas encore tout-à-fait
ruinez. Ainsi par rapport à ce qu'ils avoi-
ent esté autrefois, ils n'estoient plus rien,
& en effet ils ne laissoient pourtant pas d'é-
tre encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle estoit
ruiné pour un temps, & qu'ensuite il se
relevoit, car les Oracles estoient sujets à di-
verses aventures. Il ne les faut pas croire
anéantis, du moment qu'on les voit muets;
ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un Dra-
gon qui s'estoit venu loger sur le Parnasse,
avoit fait deserter l'Oracle de Delphes,
qu'on croyoit communément que c'estoit la
solitude qui y avoit fait venir le Dragon,
mais qu'il y avoit plus d'apparence que
le Dragon y avoit causé la solitude, que
depuis la Grèce s'estoit remplie de Villes,
&c.

Vous voyez que Plutarque vous parle
d'un

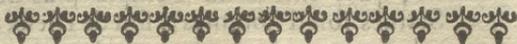
d'un temps assez éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déjà esté abandonné une fois, ensuite il est seur qu'il s'estoit merueilleusement bien rétably.

Après cela le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegias, par l'Armée de Xerxés, par les Phocenses, par Pirrus, par Neron, enfin par les Chrestiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle, les Prestres estoient ou massâcrez, ou dispersez; on abandonnoit le lieu, les ustensiles sacrées estoient perduës, il falloit des soins, des frais, & du temps pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Cicéron ait pendant sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, que pendant la Guerre de César & de Pompée & dans ce désordre general de l'Univers, l'Oracle ait esté müet, comme le veut Lucain, qu'enfin après la fin de cette Guerre, lors que Cicéron écrivoit ses Livres de Philosophie, il commençast à se rétablir assez pour donner lieu à Quintus de dire qu'il estoit encore au monde, & assez peu pour donner lieu à Cicéron de supposer qu'il n'y estoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polibe, brûla les Portiques du Temple de Dodone, renversa de fond en comble le lieu Sacré de l'Oracle, pilla ou ruina toutes les Offrandes, un Auteur de ce temps-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone

done ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siècle suivant on ne trouvaſt un autre Auteur, qui en rapporteroit quelque répoñſe.



CHAPITRE III.

Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

NOus ne ſçaurions mieux prouver que vers le temps de la Naiffance de Jeſus-Chriſt, où l'on parle tant du ſilence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas ceſſé tout-à-fait, mais eſtoit ſeulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occaſions différentes, où l'on trouve depuis ce temps-là qu'il a parlé.

Suctone, dans la Vie de Neron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnaſt de garde des 73. ans; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge là, & ne ſongea point au vieux Galba qui eſtant âgé de 73. ans luy oſta l'Empire. Cela le perſuada ſi fort de ſon bonheur, qu'ayant perdu par un Naufrage des choſes d'un tres-grand prix, il ſe vanta que les Poiſſons les luy rapporteroient.

Il ſaloit qu'il euſt reçu du même Oracle de Delphes quelque répoñſe qui luy paruſt moins agreable, ou qu'il ne ſe con-



tentast plus d'estre destiné à vivre 72 ans, * lors qu'il osta aux Prestres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500. Statuës soit d'hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, & que pour profaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'esprit divin,

Que l'Oracle après une telle aventure ait esté muet jusqu'au temps de Domitien, en sorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait esté tout-à-fait muet depuis Neron jusqu'à Domitien, car voicy comme parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a veu Domitien. *Apollonius visita tous les Oracles de la Grèce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraus, &c. Ailleurs il parle encore ainsi. Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le sçavez vous mesme, en peu de paroles, & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoy qu'il luy fust fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrester la Course de Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la verité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile*

* Dion Cassins. Pausanias. H

le de son pouvoir. Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'estoit pas grand faiseur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit là quelque venin contre les Chrestiens.

Nous avons veu comment du temps de Plutarque qui vivoit sous Trajan, cet Oracle estoit encore sur pied, quoy que réduit à une seule Prestresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporte une réponse qui luy parut assez embarrassée. & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prestre de Tyane alla demander à ce faux Prophete Alexandre si les Oracles qui se rendoient alors à Didime, à Claros, & à Delphes, estoient veritablement des réponses d'Apollon, ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui estoient de la nature du sien, & répondit au Prestre qu'il n'estoit pas permis de sçavoir cela. Mais quand cet habile Prestre demanda ce qu'il seroit après sa mort, on luy répondit hardiment, *Tu seras Chameau, puis Cheval, puis Philosophe, puis Propbete aussi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs se disputerent l'Empire, Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. *On consulta Delphes, dit Spartien, pour sçavoir lequel*



quel des trois la Republique devoit souhaiter, & l'Oracle répondit en un Vers, Le Noir est le meilleur, l'Africain est bon, le Blanc est le pire. Par le Noir on entendoit Pescennius Niger, par l'Africain, Severe qui estoit d'Afrique, & par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda ensuite qui demeureroit le Maistre de l'Empire; & il fut répondu. On versera le sang du Blanc & du Noir, l'Africain gouvernera le monde. On demanda encore combien de temps il gouverneroit, & il fut répondu. Il montera sur la Mer d'Italie avec vingt Vaisseaux, si cependant un Vaisseau peut traverser la Mer, par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il est vray que l'Oracle se reservoit une restriction obscure pour se pouvoir sauver en cas de besoin, mais enfin dans le temps que Delphes estoit le plus florissant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans son Exhortation aux Gentils, qu'il a composée, ou sous Severe, ou à peu près en ce temps-là, dit nettement que la Fontaine de Castalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres Fontaines Prophetiques avoient enfin, quoy que tard, perdu leurs vertus fabuleuses.

Peut-estre en ce temps-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces silences auxquels ils estoient devenus sujets par inter-

ter-

tervalles; peut-estre, parce qu'ils n'estoient plus guere en vogue, Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne subsistoient plus du tout.

Il est toujours certain que sous Constantius Pere de Constantin, & pendant la jeunesse de Constantin, Delphes n'estoit pas encore ruiné, puis qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prestresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui estoient en terre, estoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vray. Voila un plaisant aveu. De plus, il faloit que l'Oracle de Delphes fust alors bien miserable, puis qu'on en avoit retranché la dépense d'une Prestresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin, qui commanda ou qui permit que l'on pillast Delphes. *Alors, dit Eusebe dans la Vie de Constantin, On produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces Statuës dont l'erreur des hommes avoit fait si long-temps des objets de veneration & de culte. Icy l'Apollon Pitbien, là le Sminthien, les Trépiaz dans le Cirque, & les Musés Heliconides dans le Palais furent exposez aux raileries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur * Julien l'en

* Theodoret.

l'envoya consulter sur l'Expedition qu'il meditoit contre les Perſes. Si l'Oracle de Delphes a eſté plus loin, du moins nous ne pouvons pas pouffer plus loin ſon Hiſtoire. Il n'en eſt plus parlé dans les Livres, mais en eſſet il y a bien de l'apparence que c'eſt là le temps où il ceſſa, & que ſes dernières paroles s'adreſſerent à l'Empereur Julien, qui eſtoit ſi zelé pour le Paganisme. Je ne ſçay pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguſte en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit ſiny par la réponse qu'il avoit renduë à Auguſte ſur l'Enfant Hebreu.

Quelques Auteurs * modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une ſin éclatante, luy en ont fait une. Ils ont lu dans Soſomène & dans Theodoret, que ſous Julien, le feu avoit pris au Temple d'Apollon qui eſtoit dans un Fauxbourg d'Antioche appellé Daphné, ſans qu'on euſt pû découvrir l'auteur, ou la cauſe de cet incendie; que les Payens en accuſoient les Chreſtiens, & que les Chreſtiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité, Theodoret dit que le Tonnerre eſtoit tombé ſur ce Temple; mais Soſomène n'en parle point. Ces modernes ſe ſont aviſez de transporter cet evenement au Temple de Delphes qui eſtoit fort éloigné de là, & de dire que par une juſte

* Melancton. P. Peucer. Boiſſard. Hoſpinion.

juste vangeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand Tremblement de terre. Ce Tremblement de terre dont ny Sosoméne, ny Theodoret ne parlent dans l'incendie mesme de Daphné, a esté mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'avanture.

Ce seroit une chose ennuieuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naissance de Jesus-Christ, il suffra de marquer en quels temps on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la dernière fois, & souvenez-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils ayent effectivement parlé pour la dernière fois, dans la dernière occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils ayent parlé.

Dion qui ne finit son Histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Severe, c'est-à-dire l'an 230. de Jesus-Christ, dit que de son temps Amphilocus rendoit encore des Oracles en Songe. Il nous apprend aussi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle où l'avenir se déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit sur un Autel. Il n'estoit pas permis de faire à cet Oracle des Questions ny de mort ny de mariage. Ces restrictions bizarres estoient quelquefois fondées sur l'Histoire particuliere du Dieu qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en averfion; je croy aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succès

succés qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272. les Palmireniens revoltez consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consulterent encore celuy de Venus Aphacite, dont la forme estoit assez singuliere pour mériter d'estre rapportée icy. Aphaca est un lieu entre Heliopolis & Bible. Auprés du Temple de Venus est un Lac semblable à une Citerne. A de certaines Affemblées que l'on y fait dans des temps reglez, on voit dans ces lieux là un feu en forme de globe ou de lampes, & ce feu, dit Zosime, s'est veu jusqu'à nostre temps, c'est-à-dire jusque vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Presens pour la Déesse, il n'importe de quelle espeece ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fonds; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fust-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmiréniens, leurs Presens allerent au fond, mais l'année suivante, tout surnagea.

* Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didime, & en eut pour réponse deux Vers d'Homere dont le sens est, *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toy à combattre contre de jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.* Un

* Zosime. * Sosiméne.

* Un Dieu assez inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abide, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius, car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient esté laissez dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations tres-rigoureuses, & jeta dans des prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que par ces Billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire, ou sur la durée que devoit avoir le Regne de Constantius, ou mesme sur le succès de quelque dessein que l'on formoit contre luy.

Enfin Macrobe qui vivoit sous Arcadius & Honorius, Fils de Theodose, parle du Dieu d'Heliopolis de Sirie & de son Oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son temps.

Remarquez, qu'il n'importe pour nostre dessein que toutes ces Histoires soient vraies, ny que ces Oracles ayent effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a pû attribuer de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on sçavoit qui subsistoient encore effectivement, & les Histoires que tant d'Auteurs en ont débitées, prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

C H A.

2. *Amianian Marcellon.*



CHAPITRE IV.

Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN general les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, & le Paganisme ne cessa pas à la Venuë de Jesus-Christ.

Constantin abatit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abatre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Venus * Aphacite, & celui d'Esculape qui estoit à * Egés en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il * défendit que l'on sacrifiait aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Constantius & de Julien, alors César, par lesquels toute Divination est défenduë sur peine de la vie, non seulement celle des Astrologues, & des Interpretes de Songes, & des Magiciens, mais aussi celle des Augures & des Aruspices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il est vray que les Empereurs avoient un interest particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on

* Zozime. 2. Ensebe, vie de Const. 3. Theodoret.

qu'on ne faisoit autre chose que s'enquerir de leur destinée, & principalement des Successeurs qu'ils devoient avoir, & tel se revoltoit & pretendoit à l'Empire, pour avoir esté flaté par un Devin.

Nous avons veu qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lorsque Julien se vit Empereur, mais de ceux qui estoient ruinez, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put, Celuy du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit esté détruit par Adrien, qui * pendant qu'il estoit encore particulier, ayant trempé une feuille dans la Fontaine Castalienne, car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes, avoit trouvé sur cette feuille en la retirant de l'eau, l'Histoire de ce qui luy devoit arriver, & des avis de songer à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnast le mesme conseil à quelque autre, & il fit jetter dans la Fontaine sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procedé; mais Julien * rouvrit la Fontaine, il fit oster d'alentour les Corps qui y estoient enterrez, & purifia le lieu de la mesme maniere, dont les Atheniens avoient autrefois purifié l'Isle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut estre Prophete de l'Oracle de Didime, C'estoit le moyen de remettre en honneur la Prophe-

I

tie

* I. Sozomen 2. Ammian Marcellin.



tie qui n'estoit plus guerre estimée. Il estoit Souverain Pontife, puis qu'il estoit Empereur, mais les Empereurs n'avoient pas coûtume de faire grand usage de cette Dignité Sacerdotale. Pour luy, il prit la chose bien plus sérieusement, & nous voyons dans une de ses Lettres qui sont venues jusqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prestre Païen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prestre. La Lettre qu'il écrit à Artace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle maniere il se prenoit à faire reflourir le Paganisme. Il se félicite d'abord des grands effets que son zele a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la Charité pour les Etrangers, le soin d'enterrer les Morts, & la Sainteté de vie que les Chrêtiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prestres de Galatie à vivre regulierement; à s'abstenir des Spectacles, & des Cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux, & à avoir l'œil sur les Galiléens pour reprimer leurs impietez & leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non seulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnoient les leurs,

leurs, & ne se souviennent plus que l'hospitalité & la liberalité sont des vertus qui leur sont propres, puis qu'Homere fait ainsi parler Eumée. *Mon Hôte, quand il me viendrait quelqu'un moins considerable que toy, il ne me seroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter & estrangers. & pauvres. Je donne peu, mais je donne avec joye.* Enfin il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire bastir dans chaque Ville plusieurs Hospitaux, ou soient reçus non seulement les Payens, mais aussi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille souvent voir les Gouverneurs chez eux, mais seulement qu'il leur écrive, & que les Prestres aillent au devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais seulement quand ils viennent aux Temples; encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Vestibule. Il défend à ces Gouverneurs, dans cette occasion, de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne sont que des personnes privées, mais il permet aux Soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins, & cette imitation du Christianisme, Julien, s'il eust vécu, eust apparemment retardé la ruine de sa Religion, mais Dieu ne luy laissa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui luy succéda commençoit à



se porter avec zele à la destruction du Paganisme, mais en sept mois qu'il regna, il ne put pas faire de grands progrès.

Valens qui eut l'Empire d'Orient permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, & prit plus à cœur de soutenir l'Arianisme, que le Christianisme mesme. * Aussi pendant son Regne on immoloit publiquement, & on faisoit publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui estoient initiés aux Misteres de Bacchus les célébroient sans crainte, ils courroient avec des Boucliers, déchiroient des Chiens, & faisoient toutes les extravagances que cette devotion demandoit.

Valentinien son Frere qui eut l'Occident, fut plus zelé pour la gloire du Christianisme, cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eust dû estre. Il avoit fait une Loy par laquelle il défendoit toutes les ceremonies nocturnes. Prétextatus, Proconsul de la Grèce, luy representa qu'en ostant aux Grecs ces ceremonies auxquelles ils étoient tres-attachez, on leur rendoit la vie tout-à-fait desagréable. Valentinien se laissa toucher, & consentit que sans avoir d'égard à sa Loy on pratiquast les anciennes coutumes. Il est vray que c'est Zosime, un Payen, de qui nous tenons cette Histoire; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les Empereurs consideroient encore les Payens. On peut répon-

* Theodorët.

répondre aussi que Zofime, dans l'estat où estoient les affaires de sa Religion, devoit estre plustost d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne luy faisoit pas, qu'à se louer d'une grace qu'on ne luy auroit pas faite.

Ce qui est conant, c'est que l'on a des inscriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par lesquelles il paroist que sous l'Empire de Valentinien des personnes de grande consideration firent les Sacrifices nommez Taurobolia & Criobolia, c'est-à-dire Asperision de sang de Taureau, ou de sang de Belier. Il semble mesme par la quantité des Inscriptions que cette cérémonie ait esté principalement à la mode du temps de Valentinien, & des deux autres Empereurs du mesme nom.

Comme elle est une des plus bizarres, & des plus singulieres du Paganisme, je croy qu'on ne sera pas fâché de la connoistre. Prudence qui pouvoit l'avoir veüe, nous la décrit assez au long.

On creusoit une fosse assez profonde, où celuy pour qui se devoit faire la cérémonie, descendoit avec des bandelettes sacrées à la teste, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage misterieux. On mettoit sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit sur ce couvercle un Taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau sacré; son sang couloit par ces



trous dans la fosse, & celuy qui y estoit, le recevoit avec beaucoup de respect; il y presentoit son front, ses joües ses bras, ses espaules, enfin toutes les parties de son corps, & tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur luy. Ensuite il sortoit de là hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout degoutans, mais aussi il estoit purgé de tous ses crimes, & regeneré pour l'Éternité; car il paroist positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice estoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration mi-tique & éternelle.

Il faloit le renouveler tous les vingt ans, autrement il perdoit cette force qui s'éten-doit dans tous les Siecles à venir.

Les femmes recevoient cette regenera-tion aussi bien que les hommes. On y asso-cioit qui l'on vouloit, & ce qui est encore plus remarquable, des Villes entieres la rece-voient par Deputez.

Quelquefois on faisoit ce Sacrifice pour le salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un homme se barboüiller en leur nom de sang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuse vie. Tout cela est clair par les Inscriptions.

Nous voicy enfin sous Theodose & ses Fils, à la ruine entiere du Paganisme.

Theodose commença par l'Égypte où il fit fermer tous les Temples. Ensuite il alla

alla jusqu'à faire abattre celuy de Serapis le plus fameux de toute l'Égypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gay dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui se faisoient à Serapis. Vers le temps de certaines Fêtes, dit-il, on ne sçauroit croire la multitude de gens qui descendent sur un Canal d'Alexandrie à Canope, où est ce Temple. Jour & nuit ce ne sont que Bateaux pleins d'hommes & de femmes qui chantent & qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a sur le Canal une infinité d'Hôtels qui servent à retirer ces Voyageurs, & à favoriser leurs Divertissemens.

Aussi le Sophiste Eunapius, Payen, paroist avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, se trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches Offrandes dont il estoit plein, que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines, gens infames, & inutiles, qui, pourveu qu'ils eussent un habit noir & mal propre, prenoient une autorité tyrannique sur l'esprit des Peuples, & que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raison, donnoient à adorer des Testes de Brigands punis pour leurs crimes, qu'on avoit salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet



Impie traite les Moines & les Reliques; il falloit que la licence fust encore bien grande du temps qu'on écrivoit de pareilles choses sur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & de machines disposées pour les fourberies des Prestres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenestre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner sur la bouche de Serapis. Dans le mesme temps on apportoit un Simulacre du Soleil qui estoit de fer, & qui estant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'elevoit vers Serapis. Alors on disoit que le Soleil salüoit ce Dieu; mais quand le Simulacre de fer retomboit, & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis, le Soleil luy avoit assez fait sa cour, & il alloit à ses affaires.

Après que Theodose eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens estoit, que depuis douze cens ans Rome s'estoit fort bien trouvée de ses Dieux, & qu'elle en avoit reçu toutes sortes de prosperitez. L'Empereur harangua le Senat, & l'exhorta à embrasser le Christianisme; mais on luy répondit toujours que par l'usage & l'experience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion, & que si on le quittoit pour

pour le Christianisme, on ne sçavoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle estoit la Theologie du Senat Romain. Quand Theodose vit qu'il ne gaignoit rien sur ces gens là, il leur declara que le Fisc estoit trop chargé des dépenses qu'il faisoit faire pour les Sacrifices, & qu'il avoit besoin de cet argent là pour payer ses Troupes. On eut beau luy représenter que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne se faisoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvenient. Ainsi les Sacrifices & les anciennes Ceremonies cessèrent, & Zosime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire Romain.

Le mesme Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodose fit à Rome, Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour luy insulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau Collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale luy reprocha fort aigrement cette impieté, & la poursuivit jusque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant une vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Simmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodose, & Arcadius, le rétablissement des Privileges



des Vestales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sçait avec quelle vigueur saint Ambroise s'y opposa.

Il paroist pourtant par les pieces mesme de ce fameux Procès que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen; car saint Ambroise demande à Simmaque s'il ne s'fit pas aux Payens d'avoir les places publiques, les Portiques, les Bains remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole qui est le lieu de la Ville, où il vient le plus de Chrestiens, *afin que ces Chrestiens, dit-il, reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Musique dans leurs oreilles, les cendres dans leur gosier, & l'encens dans leur nez.*

Mais lors mesme que Rome estoit assiégée par Alaric, sous Honorius, elle estoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conspirer à la perte de cette malheureuse Ville, non seulement on osta aux Dieux leurs parures; mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui estoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoy aussi elle abandonna entierement les Romains. Zosime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermast la véritable cause de la prise de Rome.

On ne sçait si sur la foy de cet Auteur on peut recevoir l'Histoire suivante. Honorius

rius défendit à ceux qui n'estoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un Baudrier, ny d'avoir aucun commandement. Generid Païen, & mesme Barbare, mais tres-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut plus chez l'Empereur, mit bas le Baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de sa Charge. Honorius luy demandant un jour pourquoy il ne venoit pas au Palais en son rang, selon qu'il y estoit obligé, il luy représenta qu'il y avoit une Loy qui luy ostoit le Baudrier & le Commandement. L'Empereur luy dit que cette Loy n'estoit pas pour un homme comme luy, mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le separoit d'avec tous ceux qui professoient le mesme culte. En effet il ne reprit point les fonctions de sa Charge, jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la nécessité, eust luy-mesme retracté sa Loy. Si cette Histoire est vraye, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruïne du Paganisme.

Mais enfin tout exercice de la Religion Païenne fut défendu sous peine de la vie par une Constitution des Empereurs Valentinien III. & Martien l'an 451. de Jesus-Christ. C'estoit là le dernier coup que l'on pust porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mesmes Empereurs qui estoient si zelez pour l'avancement du Christianisme, ne laissoient pas de conserver

server quelques restes du Paganisme, peut-estre assez considerables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire *Souverains Pontifes des Augures, des Aruspices, enfin de tous les Colleges des Prestres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolatrie Romaine.*

Zosime pretend que le Grand Constantin mesme, & Valentinien & Valens, receurent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'habit de cette Dignité qu'on leur alloit offrir selon la coutume à leur avènement à l'Empire, mais que Gratien refusa l'équipage Pontifical, & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entre eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots Latins, & fondée sur ce que Maxime se revoltoit alors contre Gratien pour le dépouiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce Chapitre là que celuy de Zosime, c'est celuy des Inscriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife*, donné à des Empereurs Chrestiens, & mesme dans le sixième Siecle, deux cens ans après que le Christianisme estoit monté sur le Trone; l'Empereur Justin * parmi toutes ses autres qualitez prend celle de *Souverain Pontife*; dans une Inscription qu'il avoit fait faire

* Gruter.

faire pour la Ville de Justinopolis en Istrie, à laquelle il donnoit son nom.

Estre un des Dieux d'une fausse Religion, c'est encore bien pis que d'en estre le Souverain Pontife. Le Paganisme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux, & pourquoy non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déesse. Les Empereurs Theodose & Arcadius, quoy que Chrétiens, souffrent que Simmaque, ce grand deffenseur du Paganisme, les traite de *Vostre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens & selon la coûtume des Payens, & nous voyons des Inscriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent, *Un tel dévoué à leur Divinité & à leur Majesté.*

Mais les Empereurs Chrestiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mesmes. On ne voit autre chose dans les Constitutions de Theodose, de Valentinien, d'Honorius & d'Anastase. Tantost ils nomment leurs Edits *Status Celestes des Oracles Divins*, tantost ils disent nettement, *la tres-heureuse expedition de nostre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'estoit là qu'un stile de Chancellerie, mais c'estoit un fort mauvais stile, ridicule pendant le Paganisme mesme, & impie dans le Christianisme; & puis, n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familiares & communes dont on ne peut plus se passer?

La

La verité est que la flatterie des Sujets pour leurs Maistres, & la foiblesse naturelle qu'ont les Princes pour les louanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long-temps qu'il n'auroit fallu. J'avoüe qu'il faut supposer & cette flatterie & cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre; mais aussi ces deux choses là n'ont-elles pas de bornes. On donne serieusement à un homme le nom de Dieu, cela n'est presque pas concevable, & ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit, il le reçoit si bien qu'il s'accoutume luy-mesme à se le donner, & cependant ce mesme homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moy tout cela d'une maniere qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'estoit pas si flateur, que la vanité des Empereurs Chrestiens fust interessée à sa conservation. Peut-estre croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens; peut-estre n'eussent-ils pas esté fâchez de se rendre Chefs de la Religion Chrestienne à la faveur de l'équivoque; en effet on voit quelques occasions où ils en usoient assez en Maîtres, & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer
dans

dans le Christianisme pour quelque temps ces restes du Paganisme , que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant , & de plus barbare , & de plus opposé à la raison & à l'intereff commun des hommes , estre le dernier à finir ; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion estoit étrangement bigarée ; elle avoit des choses extrêmement gayes , & d'autres tres-funestes. Icy les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus , & là par devotion on égorge des hommes sur un Autel. Ces detestables Sacrifices se trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient aussi-bien que les Scithes , mais non pas à la verité aussi fréquemment ; & les Romains qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifieroient plus leurs Enfans à Saturne selon la coûtume qu'ils en avoient receuë des Pheniciens leurs Ancestres , les Romains eux-mesmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphire qui le rapporte comme une chose qui estoit encore en usage de son temps. Lactance & Prudence , l'un du commencement & l'autre de la fin du quatrième Siecle , nous en sont garans aussi , chacun pour le temps où il vivoit. Ces Ceremonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles , où il n'y avoit tout au plus que de la sottise & de la credulité.

CHA-



CHAPITRE V.

*Que quand le Paganisme n'eust pas
dû estre aboly, les Oracles euf-
sent pris fin.*

*Premiere raison particuliere de leur
décadence.*

LE Paganisme a dû necessairement en-
velopper les Oracles dans sa ruine, lors
qu'il a esté aboly par le Christianif-
me. De plus il est certain que le Christia-
nisme, avant mesme qu'il fust encore la Re-
ligion dominante, fit extremement tort
aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étu-
dierent à en desabuser les Peuples, & à en
découvrir l'imposture; mais indépendam-
ment du Christianisme, les Oracles ne laif-
soient pas de décheoir beaucoup par d'au-
tres causes, & à la fin ils eussent entie-
rement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dé-
generent dès qu'ils ne se rendent plus en
Vers. Plutarque a fait un Traité exprez pour
rechercher la raison de ce changement, & à
la maniere des Grecs, il dit sur ce sujet tout
ce qu'on peut dire de vray & de faux.

D'abord

D'abord c'est que le Dieu qui agite la Pithie se proportionne à sa capacité, & ne luy fait point faire de Vers si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'Avenir est d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer est de la Prestresse. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir d'une Lire comme d'une Fluste, il faut qu'il s'accommode à l'Instrument. Si la Pithie donnoit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seroient pas d'une assez belle écriture? L'ame de la Pithie lors qu'elle se vient joindre à Apollon est comme une jeune Fille à marier qui ne sçait encore rien, & est bien éloignée de sçavoir faire des Vers.

Mais pourquoy donc les anciennes Pithies parloient-elles toutes en Vers? n'estoient-ce point alors des ames Vierges qui venoient se joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premierement, que les anciennes Pithies parloient quelquefois en Prose, mais de plus que tout le monde anciennement estoit né Poète. Dès que ces gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faisoient des Vers; ils n'avoient pas si-tost veu une jolie femme, que c'estoient des Vers sans fin; ils pouffoient des Sons, qui estoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'estoit plus agreable que leurs Festins, & leurs galanteries. Maintenant ce Genie poétique s'est retiré des hommes, il y a encore

K

des

des Amours auffi ardens qu'autrefois, & mefme auffi grands parleurs, mais ce ne font que des Amours en Profe. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon, qui parloit tant d'amour, n'a jamais fçu faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joly pour y répondre ferieufement.

Plutarque rapporte une autre raifon qui n'est pas tout-à-fait fi fauffe. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers ny fur la Religion, ny fur la Morale, ny fur la Phifique, ny fur l'Aftronomie. Orphée & Hefiode que l'on connoit affez pour des Poëtes, eftoient auffi des Philofophes, & Parmenides, Xenophane, Empedocle; Eudoxe, Thales que l'on connoift affez pour des Philofophes, eftoient auffi des Poëtes. Il eft affez furprenant que la Profe n'ait fait que fucceder aux Vers, & qu'on ne fe foit pas avifé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un difcours mefuré, afin de les faire retenir plus aifément. Auffi les Loix, & la Morale eftoient-elles en Vers. Sur ce pied là, l'origine de la Poëfie eft bien plus ferieufe que l'on ne croit d'ordinaire, & les Mufes font bien sorties de leur premiere gravité. Qui croiroit que naturellement le Code duft eftre en Vers, & les Contes de la Fontaine en Profe? Il falloit donc bien,
dis

dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puis qu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela, s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y estre, Apollon parla en Prose.

Je croy bien que dans les commencemens on rendit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fussent plus aisez à retenir, & pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose, à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassés de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarassoient sans nécessité, à peu près sous le Règne de Cyrus. Thales qui vivoit en ce temps là, fut des derniers Philosophes Poëtes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de temps avant Pirrhus, comme nous l'apprenons de Cicéron, c'est-à-dire quelque 230. ans après Cyrus. Il paroist par là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-temps qu'on put, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se reduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se desabusa du galimatias mystérieux des Vers. Soit que les Dieux mesmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien sçavoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.



Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophetiques se décrièrent par l'usage qu'en faisoient de certains Charlatans, que le menu peuple consultoit, le plus souvent dans les Carrefours. Les Prestres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Chatlatans plus nobles, & plus serieux; ce qui fait une grande différence dans ce mestier.

Enfin Plutarque se résout à nous apporter la véritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la dernière importance, sur des Guerres, sur des Fondations de Villes, sur les interêts des Rois & des Républiques. Presentement, dit-il, ce sont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront, s'ils acheteront un Esclave, s'ils réussiront dans le trafic, & lors que des Villes y envoient, c'est pour sçavoir si leurs Terres seront fertiles, ou si leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes là ne valent pas la peine qu'on y reponde en Vers, & si le Dieu s'amusoit à en faire, il faudroit qu'il ressemblassent à ces Sophistes qui font parade de leur sçavoir, lors qu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent maistres de toute la Grece, & des Empires fondez par les Successeurs d'Alexandre. Dés que les Grecs furent sous la domina-

mina-

mination des Romains, dont ils n'esperent pas de pouvoir sortir, la Grece cessa d'estre agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interesses estoient si brouillees. Les Maistres communs calmerent tout, & l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais esté si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oysiveté entiere, ils passoient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Theatres, dans leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux, des Comédies, des Disputes & des Harangues, que leur faloit-il de plus selon leur genie? mais tout cela fournissoit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'estoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il estoit assez naturel que les Prestres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent que leur Mestier n'estoit plus si bon qu'il l'avoit esté.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'estoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibillins, & à leur Divination Etrusque, c'est-à-dire aux Auspices, & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles, estant une



invention Grecque, ayent suivy la destinée de la Grece, qu'ils ayent esté florissans avec elle, & qu'ils ayent perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibere, dit Suetone, alla à l'Oracle de Gerion auprès de Padoüe; là estoit une certaine Fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux Müets, & guérissoit toutes sortes de maladies. Suétone dit encore que Tibere vouloit ruiner les Oracles qui estoient proches de Rome, mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Preneste, qui ne se trouvent point dans un Coffre bien fermé & bien cellé où il les avoit fait apporter de Preneste à Rome, & qui se retrouvèrent dans ce mesme Coffre dès qu'on les eut reportées à Preneste.

A ces Sorts de Preneste, & à ceux d'Antium, il y faut ajoûter les Sorts du Temple * d'Hercule qui estoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainsi l'Oracle de Clitonne Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple est ancien & fort respecté. Clitonne est là, habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la presence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des Fontaines & des Sources, car Clitonne est comme le Pere de plusieurs autres petits Fleuves qui viennent se joindre*

* Sene.

joindre à luy. Il y a un Pont qui fait la separation de la partie Sacrée de ses eaux d'avec la Profane. Au dessus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au dessous il est permis de se baigner. Je ne croy point connoistre d'autre Fleuve que celuy là, qui rende des Oracles; ce n'estoit guere leur coûtume,

Mais dans Rome mesme il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas dans son Temple de l'Isle du Tibre? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre, où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voicy le plus considerable, traduit mot à mot sur l'Inscription. En ce mesme temps il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caius; il luy dit qu'il allast au saint Autel, qu'il s'y mist à genoux, & y adorast, qu'ensuite il allast du costé droit au costé gauche, qu'il mist les cinq doigts sur l'Autel, & enfin qu'il portast sa main sur ses yeux, Après tout cela l'Aveugle vit, le Peuple en fut témoin, & marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous nostre Empereur Antonin. Les deux autres guerisons sont moins surprenantes, ce n'estoit qu'une pleuresie, & une perte de sang, desesperées l'une & l'autre, à la verité, mais le Dieu avoit ordonné à ses Malades des Pommes de Pin avec du Miel, & du Vin avec de certaines cendres, qui sont des choses que les Incrédules peuvent prendre pour de vrais Remedes.



Ces Inscriptions pour estre Greques, n'ont pas esté moins faites à Rome. La forme des Lettres & l'Orthographe ne paroissent pas estre de la main d'un Sculpteur Grec. De plus quoy qu'il soit vray que les Romains faisoient leurs Inscriptions en Latin, ils ne laissoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lors qu'il y avoit pour cela quelque raison particuliere. Or il est assez vray-semblable qu'on ne se servit que de la Langue Greque dans le Temple d'Esculape, parce que c'estoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peste dont tout le monde scait l'Histoire.

Cela mesme nous fait voir que cet Oracle d'Esculape n'étoit pas d'Institution Romaine, & je croy qu'on trouveroit aussi à la pluspart des Oracles d'Italie une origine Greque, si l'on vouloit se donner la peine de la chercher.

Quoy qu'il en soit, le petit nombre d'Oracles qui estoient en Italie, & mesme à Rome, ne fait qu'une exception tres-peu considerable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêloit que de la Medecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoy qu'il scût rendre la veüe aux Aveugles, le Senat ne se fust pas fié à luy de la moindre affaire. Parmy les Romains les Particuliers pouvoient avoir foy aux Oracles, s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en voit point. C'estoient les Sibilles & les
en-

entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lors qu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.



CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a icy une difficulté que je ne dissimuleray pas. Dés le temps de Pirrus Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décroire, & cependant les Romains ne furent Maîtres de la Grèce que long-temps après Pirrus, & depuis Pirrus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Grèce, il y eut en tout ce pais-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est tres-vray. Mais aussi du temps d'Alexandre, & un peu avant Pirrus, il se forma dans la Grèce de grandes Sectes de Philosophes qui se moquoient des Oracles, les Ciniques, les Peripateticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaisanter des méchans

Vers qui venoient de Delphes, car les Prestres les faisoient comme ils pouvoient, souvent mesme péchoient-ils contre les regles de la mesure, & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon le Dieu de la Poësie, fust infiniment au dessous d'Homere, qui n'avoit esté qu'un simple mortel, inspiré par Apollon mesme.

On avoit beau leur répondre, que la méchanceté mesme des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu, qui avoit un noble mépris pour les regles, ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela, & pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre, à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulast à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit, & quand on luy dit que ce n'estoit pas là ce qu'on luy avoit demandé, il renversa le Tableau, & dit, *Ne voila-t-il pas le Cheval qui se roule sur le dos ?* C'est ainsi que ces Philosophes se moquoient de ceux qui par un certain raisonnement qui se renversoit, eussent conclu également que les Vers estoient d'un Dieu, soit qu'ils eussent esté bons, soit qu'ils eussent esté méchans.

Il falut enfin que les Prestres de Delphes accablez des plaisanteries de tous ces gens-là, rençassent aux Vers, du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trépié; car hors de-là, il y avoit dans le Temple des

Poë-

Poëtes qui de sang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inspiré qu'en Prose à la Pithie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'Oracle, tel qu'il estoit forté de la bouche du Dieu? Mais apparemment des gens qui venoient de loïn, eussent esté honteux de ne reporter chez eux qu'un Oracle en Prose.

Comme on conservoit l'usage des Vers le plus qu'il estoit possible, les Dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques Vers d'Homere dont la versification estoit assurément meilleure que la leur. On en trouve assez d'exemples; mais, & ces Vers empruntez, & les Poëtes gagez des Temples, doivent passer pour autant de marques que l'ancienne Poësie naturelle des Oracles s'estoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles durent leur faire un tort plus essentiel, que celuy de les réduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables, & qu'à l'égard du Peuple mesme il ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'estoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroistre dans le monde, heureusement pour eux la Philosophie n'y avoit point encore paru.





CHAPITRE VII.

*Dernieres Causes particulieres de la
décadence des Oracles.*

LA fourberie des Oracles estoit trop grossiere pour n'estre pas enfin découverte par mille différentes aventures. Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité, & avec joye, parce qu'il n'estoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prests à répondre sur tout ce qui causoit de l'inquiétude ou de la curiosité; je conçois qu'on ne dût renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles estoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganisme, s'ils n'eussent pas esté la plus impertinente chose du monde; mais enfin à force d'experiences, il falut bien s'en desabuser.

Les Prestres y aiderent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux Ministère. Ils croyoient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanterie qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au
Dieu

Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils luy repondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui est entre les Villes de Sicione & de Corinthe.* * Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de luy les moyens de se guerir de la Goutte, le Dieu luy apparut, & luy dit, *Qu'il s'abstinst de boire froid.* Polemon luy répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel Amy, si tu avois à guerir un Bœuf?* Mais ce ne sont-là que des gentilleses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes, il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples, parées de la main mesme de leurs Maris, & chargées de présens pour payer le Dieu de les peines. A la verité on fermoit bien les Temples à la vûe de tout le monde, mais on ne garantissoit point aux Maris les chemins souterrains.

Pour moy j'ay peine à concevoir que de pareilles choses ayent pû estre pratiquées seulement une fois. Cependant Herodote nous assure qu'au huitieme & dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babilone, estoit un Lit magnifique, où touchoit toutes les nuits une Femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thébes en Egypte, & quand la Prestresse

* *Athènes.*

de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophetiser, il falloit auparavant, qu'elle couchât seule dans le Temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses tenebres du Paganisme, & dans un temps où les Cérémonies Payennes n'estoient pas sujettes à estre contredites, mais à la vüe des Chrestiens le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son Temple telle femme qu'il luy plaisoit de nommer par la bouche de Tirannus son Prestre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec grand respect, & on ne se plaignoit point de Saturne, quoy qu'il soit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin qui ayant couché dans le Temple, fit reflexion qu'il ne s'y estoit rien passé que de fort humain, & dont Tirannus n'eût esté assez capable. Elle en avertit son Mary, qui fit faire le Procez à Tirannus. Le malheureux avoua tout, & Dieu sçait quel scandale dans Alexandrie.

Les crimes des Prestres, leur insolence, divers événemens qui avoient fait paroistre au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin decredité les Oracles, & en auroient causé la ruine entiere, quand mesme le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangeres.

gers. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont mocquez des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrestiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

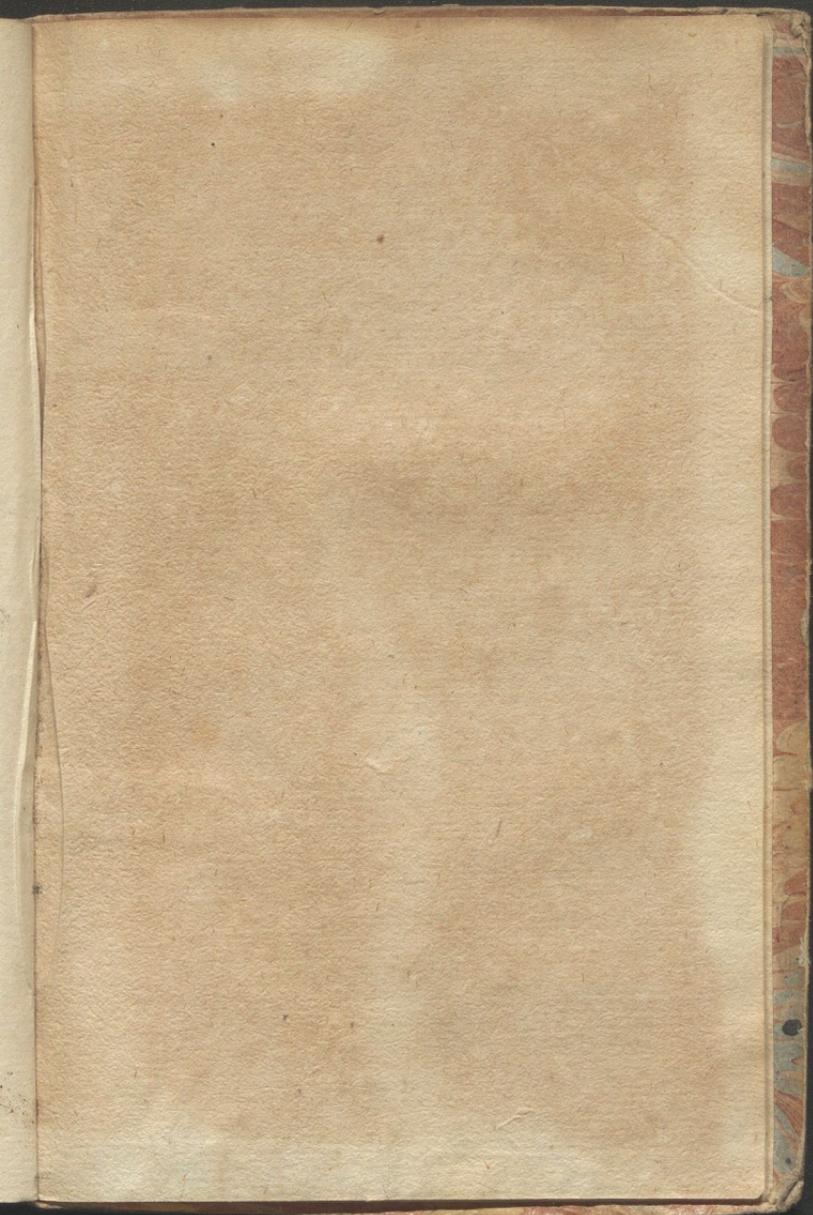
F I N.



DES ORACLES.
grecs. D'abord les grandes Sectes de Philo-
sophes Grecs qui se sont moquées des Ori-
cles, ensuite les Romains qui n'en faisoient
point d'usage, enfin les Chrétiens qui les
détestoient, & qui les ont abolis avec le
Paganisme.

F I N.







AB 142763

S

ULB Halle

3

008 863 288





HISTOIRE

DES

2

O



Ch

